

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit: p. [577]-638, 669-700.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						J					

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

CINQUANTE-DEUXIÈME NUMÉRO

FEVRIER 1894

MONTREAL

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1894

Permis d'imprimer :

· EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

COMPTES-RENDUS.

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans
l'Archidiocèse de Québec, pour l'année 1893,
57ème année.*

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique.....	\$180 00	Rapporté.....	\$307 00
Notre-Dame de la Garde...	1 00	Saint-Patrice.....	5 00
Archevêché.....	10 00	Saint-Jean-Baptiste.....	171 00
Séminaire.....	5 00	Ecole des Frères de St-Jean- Baptiste.....	100 00
Hôtel-Dieu.....	28 00	Saint-Roch.....	330 76
Ursulines.....	32 50	Ecole des Frères de St-Roch	42 00
Hôpital-Général.....	36 50	Saint-Sauveur.....	271 06
Scours de la Charité.....	8 00	Ecole des Frères de Saint- Sauveur.....	145 50
Scours du Bon Pasteur....	4 00	Asile des Aliénés.....	18 12
Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur.	2 00		
Porté.....	\$307 00	Porté.....	\$1390 94

CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1390 94	Rapporté.....	\$2361 04
Adrien Saint.....		Bernard Saint.....	16 50
Agapit Saint.....	10 52	Bernardin Saint.....	
Agathe Sainte.....	9 16	Berthier.....	5 00
Alban Saint.....	47 34	Buckland.....	7 17
Alexandre Saint.....	12 00	Cajetan Saint.....	1 44
Ambroise Saint.....		Calixte Saint.....	82 00
Anastasia Sainte.....	11 62	Cap-Santé.....	34 56
Ancienne-Lorette.....	140 00	Cap St-Ignace.....	108 95
André Saint.....	44 00	Casimir Saint.....	50 00
Ange-Gardien.....	39 90	Catherine Sainte.....	7 83
Anges SS., de Beauce.....	2 52	Charles Saint.....	47 25
Anne Sainte, de Beaupré..	37 20	Charlesbourg.....	86 03
Anne Sainte, de Lapocatière	150 00	Château-Richer.....	21 39
Anselme Saint.....	49 50	Claire Sainte.....	8 55
Antoine Saint.....		Collège de Lévis.....	13 37
Antonin Saint.....		Collège de Sainte-Anne....	13 25
Apollinaire Saint.....	10 85	Côme Saint.....	
Arbert Saint.....	6 00	Cranbourne.....	
Augustin Saint.....	199 37	Croix Sainte.....	60 00
Basile Saint.....	15 35	Couv. de St-Jos. de Lévis..	5 00
Beaumont.....	38 00	Couvent de Sillery.....	2 25
Beauport.....	146 77	Cyrille Saint.....	5 65
Porté.....	\$2361 04	Porté.....	\$2337 23

Rapporté.....	\$2937 23	Rapporté.....	\$4460 14
Damase Saint.....		Lévis, N.-D.....	223 00
Damien Saint.....		Lotbinière.....	14 00
David Saint.....	25 00	Louise Sainte.....	15 00
Denis Saint.....	32 00	Magloire Saint.....	6 25
Deschambault.....	93 65	Malachie Saint.....	3 00
Désiré Saint.....		Marguerite Sainte.....	
Écureuils.....	17 00	Marie Sainte.....	28 10
Edouard Saint, de Frampton.....	9 50	Martin Saint.....	
Edouard Saint, de Lotbinière.....	15 00	Maxime Saint.....	
Eleuthère Saint.....	2 50	Méthode Saint.....	
Elzéar Saint.....	6 07	Michel Saint.....	68 97
Emmélie Sainte.....	8 97	Mont-Carmel.....	
Ephrem Saint.....	4 10	Narcisse Saint.....	
Étienne Saint.....	12 25	Nérée Saint.....	3 80
Eugène Saint.....	9 00	Nicolas Saint.....	47 00
Evariste Saint.....	5 00	N.-D. de Montauban.....	4 75
Famille Sainte.....	15 00	N.-D. du Portage.....	17 40
Félix Saint, du Cap-Rouge.....	15 00	N.-D. du Rosaire.....	
Ferdinand Saint.....	13 85	Onésime Saint.....	1 00
Ferréol Saint.....		Pacôme Saint.....	
Flavien Saint.....	5 47	Pamphile Saint.....	6 54
Foye Sainte.....	62 93	Pascal Saint.....	35 00
François Saint, de Beauce.....	10 00	Patrice Saint.....	
François Saint, I. O.....	26 50	Paul Saint.....	7 60
François Saint, du Sud.....	34 45	Perpétue Sainte.....	0 75
Frédéric Saint.....	45 10	P. tronille Sainte.....	23 52
Georges Saint.....	22 50	Phlémon Saint.....	
Germaine Sainte.....		Philippé Saint.....	
Gervais Saint.....	35 35	Philomène Sainte.....	12 54
Giles Saint.....		Pierre Saint, de Broughton.....	13 00
Grégoire Saint, du Sault.....	7 88	Pierre Saint, I. O.....	80 00
Grondines.....	69 00	Pierre Saint, du Sud.....	28 75
Hélène Saint.....	25 00	Pointe-aux-Trembles.....	57 17
Hénédine Sainte.....	34 45	Portneuf.....	29 00
Henri Saint.....	67 44	Prosper Saint.....	
Honoré Saint.....	5 72	Raphaël Saint.....	
Inverness.....	22 00	Raymond Saint.....	54 85
Isidore Saint.....	40 55	Rivière-du-Loup.....	78 36
Ile-aux-Grues.....	33 43	Rivière-Ouelle.....	
Islet.....	86 31	Roch Saint, des Aulnais.....	14 85
Jean-Chrysostôme Saint.....	11 15	Romuald Saint.....	25 46
Jean Saint, Deschailions.....	32 72	Sacré Cœur de Jésus.....	14 00
Jean Saint, I. O.....	152 00	Sacré-Cœur de Marie.....	18 00
Jean Saint, Port-Joly.....	53 00	Samuel Saint.....	6 50
Jeanne Sainte.....	5 15	Sébastien Saint.....	15 50
Joachim Saint.....	40 37	Séverin Saint.....	4 60
Joseph Saint, de Beauce.....	91 09	Sillery.....	15 50
Joseph Saint, de Lévis.....	36 00	Sophie Sainte.....	
Julie Sainte.....	19 45	Stoneham.....	
Justine Sainte.....	17 00	Sylvestre Saint.....	15 10
Kamouraska.....	12 00	Thomas Saint.....	30 55
Lambert Saint.....	19 80	Tite Saint.....	4 06
Lambton.....	7 21	Ubalde Saint.....	8 00
Laurent Saint.....	78 00	Valcartier.....	
Laval et Lac-Beauport.....		Vallier Saint.....	49 00
Lazare Saint.....	30 00	Victor Saint.....	5 00
Léon Saint.....		Zacharie Saint.....	0 50
Porté.....	\$4460 14	Montant des contributions.....	\$5626 11

Montant des contributions.....	\$5626 11
Intérêts et dons particuliers.....	263 50
Legs de feu Michel Tanguay de St-Charles.....	1150 00
“ “ “ Charles Turgeon de St-Isidore.....	200 00
“ “ “ Thomas Martin.....	100 00
“ “ “ Demoiselle Lagueux de Lévis.....	100 00
“ “ “ Dame Geneviève Coté du Chateau-Richer.....	100 00
“ “ feu Sévère Para lis de St-Pierre, I. O.....	100 00
“ “ feu Dame François Soulard de Lotbinière.....	50 00
“ “ “ Nazaire Bélanger de l'Islet.....	25 00
Donné par M. Joseph Gaspard Marcotte de St-Roch de Québec.....	50 00
Total de la recette.....	\$7764 61

*Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation
de la Foi, à Québec, pour l'année commençant le
1er octobre 1893 et finissant le 1er octobre 1894.*

Somme mise à la disposition de S. E. le Cardinal.....	\$100 00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1000 00
Annales.....	400 00
Vases sacrés et ornements.....	600 00
Mission de Ste-Apolline.....	100 00
“ de St-Benjamin.....	100 00
“ de St-Benoît-Labre.....	100 00
“ de St-Bruno.....	100 00
“ du Lac-Noir.....	200 00
“ de St-Ludger.....	100 00
“ de St-Nazaire.....	50 00
“ de Notre-Dame de Lourdes.....	100 00
“ de Notre-Dame du Rosaire.....	27 00
“ de St-Pierre-Baptiste.....	100 00
“ de Ste-Rose de Watford.....	100 00
Pour l'Œuvre des Sourds-Muets.....	200 00
Missionnaire de St-Achillée.....	25 00
“ de St-Adolphe et de Stoneham.....	125 00
“ d'Ashford.....	30 00
“ de St-Benoît-Labre.....	50 00
“ de St-Bruno.....	150 00
“ de St-Cojetan d'Armagh.....	25 00
“ de St-Damase.....	250 00
“ de St-Gédéon et de St-Martin.....	150 00
“ d'Inverness et Leeds.....	175 00
“ de Laval et du Lac-Beauport.....	100 00
“ du Lac-Noir.....	150 00
“ de St-Magloire.....	75 00
“ de St-Marcel.....	100 00
“ de St-Méthode.....	75 00
“ de St-Nérée.....	50 00
“ de N.-D. de Lourdes.....	260 00
“ de N.-D. du Rosaire.....	200 00
“ de Ste-Perpétue.....	250 00
“ de St-Philémon.....	200 00
“ de Ste-Praxène.....	50 00
“ de St-Prosper de Watford.....	50 00
“ de La Rivière-à-Pierre.....	200 00
“ de Ste-Rose de Watford.....	200 00
“ de St-Samuel et de St-Ludger.....	100 00
“ de St-Séverin.....	100 00
“ de Valcartier et de Tewkesbury.....	100 00
\$6557 00	

RÉSUMÉ.

Recette de 1893.....	\$7764 61
En Caisse de l'an dernier	34 12
	<hr/>
Total de la recette.....	7798 73
Somme allouée pour 1893-94.....	6557 00
	<hr/>
Reste en Caisse	\$1241 73

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.

Diocèse de Québec.....	\$900 00
“ de Montréal	675 92
“ d'Ottawa	295 00
“ des Trois-Rivières.	113 25
Vicariat Apostolique de Pontiac.....	154 48
	<hr/>
	\$2138 65
Distribué comme suit:	
NN. SS. les Evêques du Nord-Ouest.....	\$1283 19
Monseigneur Lorrain.....	427 73
Monseigneur Labrecque	427 73
	<hr/>
	\$2138 65

Conseil de la Propagation de la Foi à Québec.

L'Honorable P. GARNEAU, Président.
 M. TH. LEDROIT, Vice-Président.
 Mgr C. A. MAROIS, V. G.
 M. J. A. CHARLEBOIS, Secrétaire.
 Mgr. H. TÊTU, Trésorier.
 M. PHILIPPE WELLS.
 M. J. ELIE MARTINEAU.
 M. FRs KIROUAC.
 M. ED. FOLEY.

Archevêché de Québec, 30 décembre 1893.

H. TÊTU, PIRE.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans
le diocèse de Montréal, pour l'année 1893.*

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

Notre-Dame	\$367 00	Rapporté.....	\$1041 93
St-Pierre	328 02	St-Jean-Baptiste	29 00
La Cathédrale.....	87 76	T. S. Enf. Jésus du M.-End	24 50
St-Louis	76 00	Collège de Montreal.....	20 00
St-Jacques.....	59 90	St-Vincent.....	15 00
St-Patrice	54 00	Séminaire de Philosophie..	15 00
Notre-Dame de Grâce.....	40 00	Ste-Cunégonde.....	7 25
Sacré-Cœur.....	29 25	Convent de la Miséricorde..	5 00
Porté	\$1041 93	Total	\$1157 68

CAMPAGNES.

Masconche (2 ans)	\$155 00	Rapporté.....	\$2417 68
St-Isidore (2 ans)	136 25	St-Jean.....	23 45
L'Épiphanie	133 00	St-Ambroise	23 25
St-Constant	130 15	Lanoraie	23 00
St-Rémi	130 00	Annonciation d'Oka.....	20 75
L'Assomption	121 91	St-Léonard de P. Maurice.	20 00
St-Esprit (3 ans).....	112 75	St-Augustin	19 50
St-Roch	105 60	Rivière des Prairies.....	18 50
Ste-Anne des Plaines.....	95 00	St-Thomas.....	18 50
Isle Dapas (2 ans)	93 50	St-Edouard	18 25
Laprairie.....	84 50	Pointe-aux-Trembles.....	16 06
St-Barthélemi.....	77 60	Ste-Théodosie.....	16 00
Contr-cœur (2 ans).....	68 00	Repentigny	15 35
Varennes.....	67 00	Pointe-Claire.....	15 18
Terrebonne.....	60 75	Verchères	13 49
Ste-Thérèse	56 68	Lavaltrie.....	13 20
St-Alexis.....	53 50	Ste-Julienne.....	12 50
Berthier.....	53 00	St-Eustache.....	12 00
St-Michel de Napierville..	51 68	St-Laurent.....	10 00
St-Martin	50 00	St-Benoît	10 00
St-Cuthbert.....	50 00	St-Hermas	10 00
Ste-Rose (2 ans).....	49 00	Ste-Monique	10 00
Longueuil.....	47 95	Ste-Mélanie.....	10 00
St-Cyprien.....	47 00	St-Paul l'Ermita.....	10 00
St-Sulpice	40 19	Pénitencier de St-Vincent.	9 00
St-Vincent.....	40 00	Ste-Scholastique.....	8 00
St-Paul de Joliette.....	38 00	St-Tréodore de Chertsey ..	8 00
St-Gabriel de Brandon....	37 00	Ste-Julie.....	6 60
St-Lin.....	36 50	St-André	6 20
Ste-Geneviève.....	33 15	St-Dorothee.....	6 00
Chambly.....	29 50	Lacolle	5 87
Sault-au-Récollet.....	27 75	St-Basile	5 25
St-Félix de Valois.....	27 25	L'Acadie.....	5 03
Collège de l'Assomption....	27 02	St-Luc	4 00
St-Jacques le Mineur.....	26 00	Ste-Emmélie.....	3 00
St-François de Sales.....	25 50	St-Placide	2 50
Porté	\$2417 68	Porté.....	\$2846 11

Rapporté.....	\$2846 11	Rapporté.....	\$2854 93
St-Michel des Saints.....	2 00	Rawdon.....	1 50
St-Calixte.....	1 86	St-Béatrix.....	1 50
St-Marguerite.....	1 74	St-Damien.....	1 50
St-Sauveur.....	1 66	St-Hubert.....	0 50
Caughnawaga.....	1 56	St-Zénon.....	0 50
Porté.....	\$2854 93	Total.....	\$2860 43

DIVERSES SOURCES.

Legs, Mr Brosseau.....	\$400 00
" Rév. A. Séguin.....	200 00
" Brunelle & Létang.....	32 46
" Adèle Jodoin.....	9 00
Intérêt, loyer, taxes, etc.....	1091 00
	<hr/>
	\$1732 46

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1893.

Ville et Banlieue.....	\$1157 68
Campagnes.....	2860 43
diverses sources.....	1732 46
	<hr/>
Grand total.....	\$5750 67

Etat des sommes payées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Montréal, pour l'année 1893.

Au Missionnaire de Bienheureux Alphonse.....	\$125 00
" St-Béatrix.....	100 00
" St-Calixte.....	75 00
" St-Damien.....	100 00
" St-Emmèlie.....	125 00
" St-Hippolyte.....	150 00
" Lachute.....	100 00
" St-Lucie.....	150 00
" St-Marguerite.....	150 00
" St-Michel des Saints.....	150 00
" Rawdon.....	100 00
" St-Zénon.....	200 00
" Notre-Dame de la Merci.....	200 00
" St-Julienne.....	75 00
" St-Marie Salomé.....	50 00
" Caughnawaga.....	450 00
" St-Edmond.....	150 00
" St-Colomban.....	200 00
" St-Côme.....	125 00
A l'Œuvre des Sourds et Muets.....	50 00
Aux RR. Pères Oblats.....	800 00
A l'Œuvre des Tabernacles.....	100 00
Aux Missions du Nord-Ouest.....	100 00
" de Madawaska, etc.....	100 00
A l'église de St-Hippolyte.....	150 00
Total.....	<hr/>
	\$4075 00

I
J
N
S
L
S
S
L

DÉBOURSÉS.

Allocations de 1893	\$4075 00
Annales, Administration, Allocations extra, Taxes, Intérêt, etc.....	760 61
Total des déboursés	\$4835 61

RÉSUMÉ.

En Caisse au 31 décembre 1892.....	\$5025 13
Recettes de 1893.....	5760 57
Total.....	\$10,775 70
Déboursés de 1893.....	4835 61
En Caisse au 31 décembre 1893 pour les dépenses de 1894.....	\$5940 09

J. A. VAILLANT, Ptre, Chan.,
Trésorier.

Archevêché de Montréal, 7 janvier 1894.

*Paroisses qui n'ont remis aucun argent pour l'Œuvre de la
Propagation de la Foi, durant l'année 1893.*

St-Brigide	St-Janvier
Hochelaga	St-Côme
St-Henri, à Montréal	St-Jean de Matha
St-Gabriel, “	Ste-Elisabeth
Côte St-Paul “	Bienh. Alphonse
St-Charles	St-Norbert
St-Antoine	Boucherville
Notre-Dame du Bon Conseil	St-Bruno
St-Grégoire le Thaumaturge	St-Valentin
St-Joseph, à Montréal	St-Hippolyte
Ste-Anne, “	Ste-Adèle
T. S. Nom de Jésus	Ste-Sophie
Lachine	Ste-Lucie
Joliette	Lachenaie
Isle Bizard	St-Jacques de l'Achigan
Notre-Dame de la Merci	Ste-Marie Salomé
Ste-Anne du Bout de l'Île	St-Liguori
Longue Pointe	Sherrington
St-Joseph du Lac	St-Blaise
St-Colomban	St-Canut.
Lachute	

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

RECETTES DE LA PROPAGATION DE LA FOI EN 1893.

Les Trois-Rivières:—		Rapporté.....	\$981 00
Paroisse	\$167 65	St-Didace.....	17 50
Ursulines	29 04	Ste-Ursule.....	19 69
	<u>\$196 69</u>	St-Stanislas.....	
Maskinongé.....	110 35	St-Paulin.....	17 32
St-Léon (2 ans):—		St-Jacques des Piles.....	11 00
Pour 1892.....	\$88 00	St-Etienne.....	23 66
" 1893.....	90 00	St-Sévère.....	16 00
	<u>\$178 00</u>	St-Narcisse.....	22 87
La Rivière du Loup.....	72 00	N.-D. Mont-Carmel.....	10 87
Yamachiche.....	50 17	St-Luc.....	15 75
Champlain.....	47 67	St-Alexis.....	11 65
Ste-Geneviève.....	22 70	Ste-Flore.....	4 40
St-Barnabé.....	47 00	Le Cap.....	
St-Anne de la Pérade.....	36 47	St-Séverin.....	
St-Maurice.....	38 99	St-Matthieu.....	36 40
St-Justin.....	38 04	Dme D Turner.....	6 24
St-Tite.....	49 25	Legs d'Ed. Lambert.....	200 00
Ste-Thècle.....	30 50	Balance en caisse au 31 Déc.	
St-Prosper.....		18 2.....	32 15
Batiscan.....	35 00	La Pointe du Lac.....	7 53
St-Boniface.....	28 17		
	<u>\$981 00</u>	Recette totale pour 1893..	<u>\$1434 00</u>
Porté.....	\$981 00		

DISTRIBUTION DE LA RECETTE DE 1893.

A St-Matthieu.....	\$186 40
St-Jacques des Piles.....	150 00
St-Roch-Mékinac.....	25 00
St-Joseph-Mékinac.....	25 00
St-Théophile, Lac à la Tortue.....	100 00
St-Théodors de la Grand'Anse.....	250 00
St-Adelphe.....	100 00
Divers.....	79 70
Missions de Chine.....	200 00
Annales.....	60 00
Balance en caisse.....	257 90
	<u>\$1434 00</u>
Distribution totale.....	\$1434 00

L. SÉV. RHEAULT, PTRE, CHAN.,

Proc., H. T. R.

DIOCÈSE DE ST-HYACINTHE

Recettes de la Propagation de la Foi en 1893.

RECETTES

St-Denis.....	132 50	Rapporté.....	\$1104 60
St-Antoine.....	125 00	West-Farnham.....	11 45
N.-D. du Rosaire, St-H...	90 50	St-Athanase.....	10 00
St-Hyacinthe.....	75 90	St-Pie.....	8 80
Sorel.....	60 00	St-Césaire.....	7 00
Ste-Rosalie.....	48 25	St-Georges.....	7 00
St-Alexandre.....	44 00	St-Damase.....	6 75
St-Onrs.....	42 45	St-Judes.....	6 00
Belœil.....	41 00	St-Hilaire.....	5 40
St-Hugues.....	41 00	Adamsville.....	5 00
St-Simon.....	34 00	St-Paul.....	5 00
Upton.....	32 50	St-Barnabé.....	5 00
Ste-Victoire.....	32 00	St-Pudentienne.....	4 25
St-Sébastien.....	30 50	St-Joseph de Sorel.....	4 00
Marieville.....	30 00	St-Valérien.....	4 00
Ste-Madeleine.....	24 00	L'Ange-Gardien.....	3 32
St-Jean-Baptiste.....	23 30	St-Mathias.....	3 05
St-Brigide.....	21 60	St-Nazaire.....	3 00
Stanbridge.....	21 50	St-Liboire.....	3 00
St-Robert.....	20 45	Acton Vale.....	3 00
St-Aimé.....	19 00	Ste-Anne de Sorel.....	2 75
St-Théodore.....	18 00	St-Grégoire.....	2 15
St-Marc.....	17 50	Granby.....	2 00
St-Roch.....	17 15	Waterloo.....	1 00
St-Hélène.....	13 00	St-Marcel.....	1 00
La Présentation.....	13 00	St-Louis de Bonsecours.....	1 00
St-Charles.....	12 80	Sabrevois.....	1 00
St-Dominique.....	12 00	St-Ignace.....	0 85
Ste-Angèle.....	11 70	St-Thomas d'Aquin.....	0 75
Porté.....	1104 60	Total.....	\$1222 12

DEPENSES

Ecoles.....	\$ 333 00
Eglises.....	753 89
Voyages.....	15 00
Bonnes œuvres.....	14 00
Objets de culte.....	50 00
Annales.....	56 28
Total.....	\$1222 12

C. A. BEAUDRY, Ptre, Chan.,
Procureur Ev. de St-H.

COMPTE RENDU

— DE —

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

DANS LE DIOCÈSE DE VALLEYFIELD,

*depuis son érection, c'est-à-dire le 9 Juin 1892, au 31
Décembre 1893.*

Total reçu.....	\$720.41
Payé aux paroisses du diocèse.....	630.83

(Vraie Copie)

C. A. SANTOIRE, V. G.

L'ÂME D'UN MISSIONNAIRE⁽¹⁾

VIE DU P. NEMPON.

CHAPITRE II

LE PETIT SÉMINAIRE D'HAZEBROUCK

Entrée en pension : “ Adieu mère ! Adieu Dunkerque ! ” — Motifs élevés de son travail. — La musique et l'anglais. — Le riz en France. — Vertu appréciée des condisciples et des maîtres. — Ses lectures à Saint-François. — Les amis. — Aspirations héroïques. — Les deux Chinois. — L'apôtre des apôtres. — Son directeur : M. le chanoine Dehaene. — Lutte et souffrance. — La première démarche.

Au mois d'octobre 1874, M^{me} Nempon présentait elle-même son fils Louis à M. le chanoine Dehaene, supérieur du petit séminaire (2). “ Louis Nempon ! ” reprit ce dernier, quand la mère lui eut fait connaître son enfant. “ Mais son père n'a-t-il pas fait ses études au collège d'Hazebrouck, alors que j'étais Principal ? ” — “ Oui, Monsieur le Supérieur, répartit la mère. — C'était un bien bon élève, intelligent, vertueux et foncièrement religieux, poursuivit M. Dehaene. — Nous pensions qu'il serait devenu prêtre. Lui-même le désirait, mais Dieu en disposa autrement. J'ai bonne confiance en la vocation de votre fils, Madame ; car, dans ma longue expérience des vocations ecclésiastiques, j'ai remarqué que Dieu appelait souvent à Lui les enfants de ceux qui s'étaient senti quelque désir du sacerdoce. (3) — Votre fils sera prêtre, et Dieu ne perdra rien. ”

(1) Voir *Annales de la Prop. de la Foi*, No 51, p. 543, Octobre 1898.)

(2) M. le chanoine Dehaene avait été Principal du collège communal d'Hazebrouck de 1833 à 1864. — Victime d'une révocation arbitraire, il avait ouvert le 16 juillet 1865 au couvent des Capucins une maison d'Instruction secondaire libre, qui, en souvenir de sa première destination, reçut le nom d'Institution Saint-François d'Assise.

3. L'historien de M. Dehaene a relevé cette manière de voir du pieux supé-

M^{me} Nempon emporta dans son cœur cette espérance, et la lourde porte se referma sur son enfant : c'était la première séparation ! Louis sentit tout le vide que lui laissait au cœur le départ de sa mère. Il le sentit plus vivement encore le soir, lorsque la bénédiction de son père et le baiser de sa mère manquèrent à la fois à son amour et à sa piété. Quel contraste entre cette nuit passée dans un vaste dortoir et le doux sommeil dans la petite chambre attenante à celle de son père ! Louis qui se fera un honneur de rester tendre jusque dans ses décisions les plus viriles, laissa couler quelques larmes qu'on ne saurait reprocher au petit pensionnaire de douze ans. " Il lui en coûtait tant, rapporte un de ses " condisciples, de vivre loin de ses parents, loin de ses amis " d'enfance, loin de cette mer immense qui se prêtait si bien " à ses rêveries et à ses espérances, il lui en coûtait surtout " d'être privé de cette liberté qu'on semble respirer à pleins " poumons à Dunkerque."

Le temps et la réflexion adoucirent peu à peu l'amertume des premiers jours. La vie de pension est d'ailleurs moins pénible à un enfant formé dans la famille à des habitudes de respect et de travail. Bientôt, Louis se mêla aux conversations, aux jeux de ses condisciples, s'abandonnant tout entier à la règle qui devait être la sauvegarde de sa vertu, de sa vocation et de son bonheur.

Hazebrouck même ne lui était pas tout à fait étranger. Il y retrouvait un oncle dévoué, dont la vieille servante, brave fille aux mœurs simples et au cœur compatissant, s'était prise d'affection pour le petit exilé. Il était si jeune et si chétif qu'elle croyait pouvoir lui apporter quelques douceurs. Louis garda à la "bonne Julie" une profonde reconnaissance pour ses attentions délicates. Du fond de l'Asie, il reprendra son style d'écolier pour lui faire ces protestations empruntées à Virgile : "Avant que je vous oublie, les poissons

rieur : " L'idée de vocation, trop faible dans les parents pour aboutir à un " résultat sérieux, était transmise à leurs enfants. " L'hérédité la rend plus " forte, disait-il : elle trouve son développement parfait et son éclosion dans un " fils ou dans une fille qui prennent, au service de Dieu, la place du père ou de " la mère. Que de prêtres dont j'ai connu les parents avant leur mariage ! Je " comprends la vocation des fils en me rappelant les sentiments du père ou de la " mère." (*L'abbé Dehaenc et la Flandre*, par M. l'abbé J. Lemire, 481.)

“ voleront dans les airs et les oiseaux nageront dans l’Océan, “ la Seine inondera l’Inde, et le Gange arrosera Paris.”

A l’époque de l’arrivée de Louis Nempon, l’Institution Saint-François d’Assise avait subi une transformation toute providentielle. Par décret du 12 décembre 1873, “ l’école libre” avait été changée en “ école secondaire ecclésiastique” ou petit séminaire. Cette destination nouvelle avait motivé le choix des parents. Dans le pays de Flandre les institutions libres sont nombreuses : Gravelines, Bergues, Saint-Omer, Bailleul, Merville, Estaires (1), auraient pu offrir un asile au jeune pensionnaire. On leur préféra le petit séminaire comme plus favorable au développement de la vocation d’un prêtre et d’un missionnaire.

“ Dès le plus bas âge, la pensée des missions fut le phare lumineux qui dirigea toutes ses actions et éclaira les “ moindres détails de sa vie.” Ces paroles, prononcées au sujet d’un autre missionnaire, peuvent s’appliquer à la lettre à la vie du P. Nempon. L’idée du sacerdoce et de l’apostolat, le désir de se rendre moins indigne de l’un et de l’autre, soutenaient ses efforts ou excitaient ses ardeurs. Parfois encore sa mobilité naturelle se pliait mal à la monotonie de la discipline, parfois son imagination ardente le transportait loin de l’étude ou de la classe ; mais, “ en toutes ces circonstances, remarque son professeur, on ne faisait pas appel “ en vain à la délicatesse de sa conscience ou à la générosité “ de son âme, car il était animé d’un grand esprit de foi. “ Le souvenir de ses parents n’était pas moins puissant sur “ son cœur et souvent même l’émouvait jusqu’aux larmes. “ Notre Mère du ciel tenait une grande place dans son “ amour, et pendant le mois de Marie il travaillait avec une “ ardeur et une application plus soutenues que jamais.”

(1). Nous ne parlons ici que des collèges établis dans cette portion du diocèse qu’on appelle la Flandre ; sinon, il faudrait citer Lille, Maroq-en-Barceul, Roubaix, Tourcoing, Douai, Valenciennes, Cambrai, Bavay, Saint-Amand, Armentières, ce qui donne une liste de dix-huit collèges, en y comptant les deux séminaires d’Hazebrouck et de Cambrai. Plus de cent soixante-dix prêtres sont consacrés à cette grande œuvre de l’éducation chrétienne. Les élèves atteignent le chiffre de cinq mille.

La foi généreuse qui avait élevé des collèges au lendemain de la liberté scolaire, renouvela ses sacrifices au jour de la liberté de l’Enseignement supérieur, et l’Université Catholique de Lille fut le digne couronnement des travaux commencés en 1850.

L'étude des langues lui était particulièrement pénible. Néanmoins il s'appliqua à l'étude de l'anglais avec patience et succès, dans la pensée que la connaissance de cette langue pourrait lui être un moyen de correspondre avec un plus grand nombre d'âmes. Plusieurs fois, malgré les dispositions qu'on s'accordait à lui reconnaître, il avait été tenté de reculer devant les difficultés que présente l'étude de la musique. L'idée des missions triompha également de son impatience. " Peut-être serai-je un jour bien aise de savoir chanter chez mes sauvages, se disait-il, peut-être même aurai-je à tenir l'harmonium dans une chapelle chinoise ou japonaise ? "

Ce même esprit de foi inspirait à Louis d'autres sacrifices d'autant plus méritoires qu'ils sont plus contraires aux habitudes de cet âge. " Combien de fois, n'ai-je pas vu Louis Nempon vider son porte-monnaie dans ma bourse, " rapporte celui qui était chargé de la collecte du dimanche, " et épuiser en bonnes œuvres l'argent que ses parents lui donnaient pour ses menus plaisirs. " De même, il partageait entre ses camarades les friandises qu'on lui apportait du dehors. Bien plus, au réfectoire, il se privait de certains aliments mieux préparés, choississait les morceaux de moindre apparence ou se servait abondamment de mets dont il eut préféré s'abstenir. " Je sais passer de la disette à l'abondance, disait-il gaîment, et aussi de l'abondance à la disette. " Témoin ce fait que racontent encore ses commensaux du petit séminaire d'Hazebrouck.

A l'Institution Saint-François d'Assise, comme dans la plupart des collèges, chaque jour avait son plat réglementaire. Or, le samedi soir, c'est le riz qui était à l'honneur. A l'honneur, c'est beaucoup dire, car, soit caprice, soit respect humain, on lui faisait généralement assez mauvais accueil. Malgré l'exemple du grand nombre, Louis exigeait sa part, il réclamait même une "bonne part". Ce fut l'occasion de quelques sourires et de quelques plaisanteries. Un de ses amis crut devoir intervenir, dans la crainte qu'il ne tombât d'un excès dans un autre. " Oh ! ce n'est pas que j'aime le riz, répondit le futur missionnaire, mais tu sais bien que je veux aller en Chine ; et, dès lors, je dois m'habituer à

“ un mets qui tôt ou tard deviendra ma nourriture de chaque jour.”

Il se serait bien gardé pourtant de trancher, par sa conduite extérieure, avec la manière de vivre de ses condisciples. Sa piété n'avait rien d'austère, témoigne l'un d'eux, sa régularité rien de rigide, sa modestie rien d'outré ; mais tous nous l'apprécions à sa juste valeur, et, entre nous, nous l'appelions “ le petit saint”. J'ai oublié le nom de beaucoup de mes anciens condisciples, j'ai perdu de vue leurs traits ; mais, entre tous ceux dont j'ai conservé le souvenir, se détache la douce et aimable figure de Louis Nempon : son image reste gravée dans mon esprit et sur tout dans mon cœur.” Ses maîtres lui rendent le même témoignage et les lettres que nous avons reçues ne sont que le commentaire du jugement de son professeur de rhétorique : “ Nature élevée, conscience délicate, grand esprit de foi, bonté de cœur, énergie et générosité, voilà les principaux traits qui me sont restés du jeune Louis Nempon. C'était un des meilleurs enfants que j'ai connus à Saint-François.”

Ainsi, par des efforts persévérants, Louis avait habitué aux vues de la foi cet esprit si mobile, aux affections généreuses ce cœur si sensible, au joug de la discipline et du devoir cette volonté si capricieuse, en un mot, son caractère s'était formé. Sortant victorieux de l'épreuve de la vie de pension, il était devenu dans le sens élevé de ce mot “un bon enfant.” L'œuvre de Dieu n'était pas achevée pourtant. A côté du chrétien devait grandir le missionnaire. Louis comprit l'importance de ce devoir et s'efforça, de toutes manières, d'entretenir et de développer la flamme d'apostolat que l'Esprit de Dieu avait allumée dans son cœur.

“ La *Vie de Théophile Vénard* a décidé ma vocation et m'a conduit au séminaire des Missions étrangères, disait-il plus tard.” Et, en effet, il lut et relut cette intéressante biographie ; il savait par cœur et récitait souvent à ses condisciples les lettres sublimes que, du fond de sa cage de fer, le martyr du Tonkin avait écrites à sa sœur Mélanie. S'il avait dû s'en tenir à un seul ouvrage, c'est celui-là qu'il aurait choisi. Pour changer de livre, il n'en resta pas moins fidèle à cet

ordre d'idées : toutes ses lectures avaient trait à la vie apostolique. Il sollicitait avec une pieuse instance de la charité du bibliothécaire les Actes des derniers martyrs de la Corée, de la Cochinchine et du Tonkin, les Biographies des apôtres de l'Inde et du Japon ; et surtout, il réclamait avec une sainte avidité les Annales de la Sainte Enfance et de la Propagation de la Foi, pour se tenir au courant de l'état des diverses missions, jusqu'au jour où lui-même irait prendre place à côté de ceux dont il ne pouvait encore qu'admirer les vertus. Cette influence des lectures, si grande sur le cœur du jeune homme, s'exerçait toute puissante sur Louis Nempon, qui, par l'imagination et le désir, vivait déjà de la vie des François Xavier, des Théophile Vénard, des Gage-
lin et des Borie.

Il ne faudrait pas croire que l'admiration qu'il éprouvait pour les héros des temps passés ou les apôtres de l'Extrême-Orient, le rendit indifférent vis-à-vis des condisciples dont il partageait l'existence et les travaux. " Louis eut bientôt conquis l'affection de tous, témoigne l'un d'eux. Sa nature franche, vive, ardente était nécessairement sympathique. Je n'étais pas de huit jours à Saint-François, que ses manières simples, ses procédés délicats, son caractère généreux, m'avaient complètement gagné." — " Une douce sérénité reluisait en toute sa personne et charmait ceux qui l'approchaient, rapporte un autre de ses condisciples. La vertu chez lui était avant tout aimable, et, pour me servir d'une expression de Saint Vincent de Paul, "il avait un air riant et agréable, contentant tout le monde, Dieu l'ayant prévenu de cette grâce de lui donner un abord cordial, doux et aimable par lequel il semblait vous offrir son cœur et vous demander le vôtre (1)." A toutes les époques de sa vie et dans les situations les plus diverses, Louis Nempon devait inspirer cette même sympathie : influence mystérieuse de la charité divine, par laquelle Jésus Christ conquiert le monde et par laquelle ses apôtres développent son action et étendent son règne. On ne résiste pas à la bonté.

Les jeunes gens n'étaient pas rares au petit séminaire d'Hazebrouck qui se sentaient au cœur la noble ambition

(1). Conférence de Saint Vincent à ses missionnaires, sur la douceur.

d'étendre le règne de Jésus-Christ en portant son Évangile jusqu'aux extrémités de la terre (1). Ceux-là furent tout naturellement les amis de Louis Nempon : la ressemblance étant plus grande, l'amitié s'imposait plus étroite.

Les aspirants missionnaires se communiquaient leurs espérances et leurs projets. Les promenades et parfois même les récréations étaient consacrées à parler des pays lointains : on rendait compte des lectures que l'on avait faites ou des lettres que l'on avait reçues. Là, comme ailleurs, Louis Nempon était à la fois le plus ardent et le plus gai. " Dire " qu'un jour, nous aussi, nous aurons cette longue barbe, " que nous serons vêtus de cet étrange costume, que nous " vivrons de riz et autres plats du même genre ! " — A ces réflexions enjouées il mêlait des réflexions sérieuses, inspirées par le zèle ou la piété. Tous sentaient leur âme s'échauffer au contact de son ardente charité. " Quel bonheur c'était " pour nous, raconte un de ces heureux condisciples, quand " il parlait voyages, persécutions et martyre. Le martyre " était son thème favori : " Que c'est beau ! s'écriait-il, " que c'est beau de verser tout le sang de ses veines pour la " gloire de Dieu et le salut des âmes ! " Il me semble l'entendre et le voir encore. Quel ton ! quel regard ! Vraiment " notre cœur s'enflammait. Quand la cloche sonnait, nous le " quittions avec tristesse, et la nuit, nous rêvions aux Missions. Le lendemain, nous revenions à la charge. Nous " l'abordions dans le seul but de le faire parler et de pouvoir " l'entendre ; et lui de se prêter à notre innocente curiosité." Un jour même il poussa un peu loin cette complaisance, car l'un de ses amis raconte avoir été puni comme lui pour avoir préféré " les Martyrs de la Corée " à l'explication d'un texte d'Homère ou de Virgile.

Tous connaissaient les généreuses aspirations de Louis

1). " Un courant se formait pour les Missions, nous rapporte l'historien de " l'Institution Saint-François d'Assise. Des groupes d'élèves se partageaient " es quatre parties du monde. — Nous nous souvenons de ces généreux élans qui " ont emporté Dromaux et Bridoux en Afrique, Vanacæke aux Antilles, Foubert aux Indes, Patinier au Tonkin, Vasseur et Isoré en Chine, Henri Deman " à Singapour, etc... Depuis que cette avant-garde a ouvert la marche, le défilé " a continué sans interruption. Un moment vint où il fallut dominer l'ardeur de ces Flamands, difficiles à émouvoir, dit-on, plus difficiles à arrêter quand " ils se sont mis en branle. " (*L'abbé Dehaene et la Flandre*, p. 376-377.)

Nempon. Le mot "mission" était-il prononcé, qu'aussitôt tous les yeux se tournaient vers lui. Un missionnaire quêteur venait-il à passer, c'était Louis qu'on présentait tout d'abord : "Père, Père, criait-on de toutes parts, en voilà un qui vous suivra !" Louis rougissait bien un peu, puis, sans se décontenancer, il disait "que c'était affaire entendue et qu'on pouvait compter sur lui."

C'était une manière de mettre fin à ces petites manifestations, car depuis longtemps son choix était arrêté. A son époque, le courant entraînait plutôt les élèves du petit séminaire d'Hazebrouck vers les missions d'Afrique. Louis Nempon n'en resta pas moins fidèle aux missions d'Extrême-Orient, et, parmi ces missions, la Chine et le Tonkin conservèrent ses préférences. Si un moment il se sentit attiré vers la Corée, c'est que la persécution y était plus ardente qu'au Tonkin même. Son compagnon le plus assidu était un condisciple qui partageait les mêmes goûts pour la Chine et le Tonkin. "Voilà mes deux Chinois !" s'écriait le bon Monsieur Lacroix, lorsqu'il les rencontrait ensemble.

L'apostolat resta le rêve de son cœur et le but de sa vie entière. Un jour qu'on lui conseillait d'entrer dans la congrégation des Lazaristes qui compte en Chine de nombreux missionnaires et de glorieux martyrs. "Ceux qui vont chez les Lazaristes font bien, répondit-il vivement, ils font très bien ; mais ma place n'est pas chez eux. Je suis fait pour les Missions et je veux être sûr d'être missionnaire. Ce n'est pas rue de Sèvres, c'est rue du Bac que je veux, que je dois aller."

"Missionnaire", il l'était déjà dans l'intérieur du séminaire, où il travaillait à faire des recrues pour les Missions, comme on disait autour de lui. Plusieurs témoignent avoir été soutenus et encouragés par sa parole et ses exemples ; car il était, en ces occasions, d'une éloquence vraiment persuasive. "Entraîné par son accent convaincu, nous rapporte un de ses amis, je finis par lui dire : "Pour le coup, Louis, je me fais missionnaire avec toi." Cet aveu me coûta cher. A partir de ce jour, je dus essayer le feu de toutes ses exhortations. Lisait-on au réfectoire la Vie de quelque missionnaire, aussitôt son regard cherchait le mien, et semblait

“ me dire : “Ecoute bien, voilà qui te concerne.” A la récréation suivante, j'étais sûr de le voir arriver pour me relancer et raviver en mon âme le feu qu'il voyait languir et près de s'éteindre. Je ne m'en plains pas, puisque c'est à cela que je dois d'aimables lettres dans lesquelles le cher Louis versait toutes les ardeurs de sa foi, toutes les inspirations de son zèle et toutes les tendres effusions de sa piété.”

Le jeune Nempon avait lui-même besoin d'alimenter et sa foi et son zèle à un foyer de lumière et d'amour. Dieu y pourvut en le plaçant sous la direction d'un “ homme vraiment apostolique (1) ”, M. le chanoine Dehaene, le bon supérieur qui l'avait si paternellement accueilli au jour de son entrée en pension.

Aux premières années de son sacerdoce, l'abbé Dehaene avait lui-même désiré se faire missionnaire, et dans sa vieillesse, il se prenait encore à regretter que les circonstances ne lui eussent pas permis de répondre à cet attrait. A défaut des Infidèles de l'Extrême-Orient, il se plaisait à évangéliser ses enfants du petit séminaire ou ses compatriotes de la Flandre, et surtout, il stimulait l'ardeur des élèves ou des pénitents dont il discernait la vocation et entretenait le zèle. “ Qui nous donnera de sauver les âmes au prix de nos souffrances, s'écriait-il, d'effacer leurs péchés dans notre sang, de châtier leur mollesse dans notre chair, et, comme saint André, de prêcher la croix du haut de notre croix ? Qui fera que tous les prêtres soient des saints, pour consoler l'Eglise et pour éloigner les fléaux qui menacent la France et le monde ? Le moment approche, où, prêtres et religieux, nous serons jetés au milieu de la société bouleversée, fatiguée, blessée, saignante, affamée de Dieu et de vérité. Et pour cette mission, il faudra des âmes bien trempées, des âmes qui se laissent broyer pour devenir le pain d'une génération nouvelle. Heureux ceux qui sauront mourir pour faire vivre leurs frères ! ” (2).

(1) C'est en ces termes que le secrétaire de Pie IX, Mgr Cenni, avait caractérisé M. le Chanoine Dehaene : “ *Ecco l'uomo apostolico*. Voici l'homme apostolique. ”

(2). *L'abbé Dehaene et la Flandre*, par M. Lemire, p. 435.

Le jeune Nempon goûtait cet enseignement sublime, cette mâle éloquence, et son âme se façonnait tout entière sur le modèle de cet "homme apostolique" que Dieu lui avait donné de connaître, d'entendre et d'aimer. Jusqu'à la fin de ses études, il resta sous la direction de M. Dehaene, car, plus heureux que d'autres, il quitta le vieux supérieur avant que celui-ci ne se vît contraint de le quitter (1).

Au mois d'août 1880, le jeune rhétoricien revint à Dunkerque. "Il était si complètement transformé, témoigne un " de ses camarades d'enfance, que ce fut parmi ses amis " une stupéfaction générale. Il était devenu aussi calme qu'il " était naguère remuant et agité, aussi discret et réfléchi " qu'il était jadis exubérant de gestes et de paroles." Il reprit toutefois ses habitudes de vacances, partageant ses loisirs entre sa famille et ses amis, faisant de longues promenades dans les dunes et sur la plage, ou même, poussant ses excursions jusqu'aux villes de Bergues, Wormhoudt, Cassel et Bourbourg. Ses compagnons s'étonnaient de son activité. " Tu es bien dur à la fatigue ! lui disait l'un d'eux.—Que " voulez-vous, je n'ai rien à porter, répondait-il, faisant allusion à sa maigreur, et puis, ne faut-il pas que je m'exerce " aux courses apostoliques ? "

En effet, la pensée des Missions ne le quittait plus. Toutes ses actions convergeaient vers ce but auquel il croyait enfin toucher. Il espérait passer directement du séminaire d'Hazebrouck au séminaire des Missions étrangères. Ainsi, pensait-il, j'échapperai plus facilement aux formalités de l'exeat, j'en finirai d'un seul coup avec toutes les angoisses de la séparation, et j'arriverai plus tôt à ce cher séminaire, où je dois recevoir " une formation et un enseignement plus " spécialement dirigés vers la pratique du saint ministère " dans les Missions. "

Ces préoccupations ne pouvaient échapper à ses amis. L'un d'eux, cherchant à pénétrer le secret de sa mélancolie : " Pourquoi es-tu si triste et si rêveur ? " lui dit-il un jour. " N'es-tu pas en vacances ? N'es-tu pas heureux ? " — " C'est

(1). Le 8 novembre 1881, M. le chanoine Dehaene, victime de vieilles rancunes politiques, dut renoncer à vivre dans son cher séminaire pour ne pas le compromettre vis-à-vis de l'autorité.

“ que je songe à mon prochain départ pour les Missions, “ répondit-il. J'aime tant mon père, ma mère et mon frère ! “ Il me sera si pénible de les quitter ! Ils seront si désolés de “ me voir partir ! ” — “ Eh bien, ne pars pas, répliqua son “ ami, tu es encore libre de rester ; et, après tout, si tu veux “ être prêtre, sois prêtre dans le diocèse de Cambrai ”. — “ Non, cher ami, je dois partir, et Dieu qui me veut prêtre, “ me veut aussi missionnaire. ” — “ C'est donc que tu “ n'aimes pas tes parents, comme tu le prétendais tout à “ l'heure, puisque tu les abandonnes ! ” — “ Oh ! ne dis pas “ cela, je t'en supplie, ne dis pas cela. Je sais qu'on le ré- “ pète autour de moi, et tu ne saurais imaginer combien je “ souffre à la seule idée d'un pareil soupçon. Ces mots : “ S'il aimait sa mère, il ne partirait pas ”, ces mots me font “ un mal horrible. On me les redira encore, je le sais, et ce “ doute injurieux sera le plus grand chagrin de ma vie. Mais “ toi, au moins, toi qui connais mon amitié pour vous tous, “ toi qui connais mon amour pour mes parents, je t'en prie, “ ne dis pas cela. J'aime mes parents, mais j'aime Dieu aussi. “ Dieu est le Maître, et, s'il me dit de partir, puis-je ne pas “ obéir ? N'as-tu pas appris, toi aussi, qu'il faut aimer Dieu “ par-dessus toute chose, qu'il ne faut aimer et servir que “ Lui seul ? ”

Il ne suffisait pas de songer au départ ou même d'en parler aux amis, il fallait avant tout traiter cette grave question avec les parents eux-mêmes ou plutôt la trancher d'une façon définitive. Dès l'année 1877, Louis avait fait part à sa mère, et sans équivoque aucune, des secrets désirs de son âme : “ Un jour, raconte-t-il, que ma mère était venue à Hazebrouck, elle me prit à part et me demanda l'explication “ de certaines paroles que j'avais glissées dans une lettre. Je “ cherchai d'abord à détourner la question, puis je répondis “ d'une manière évasive, mais elle revint si bien à la charge “ que je lui avouai tout. — “ Mon cher enfant, reprit-elle “ quand j'eus raconté mon histoire, ton père et moi, nous “ verrons ce que le bon Dieu demande et de nous et de toi ; “ mais jamais nous ne nous opposerons à une vocation qui “ doit faire ton bonheur éternel aussi bien que, ton bonheur “ ici-bas. ” — “ Mon père est au courant de mes projets, écri-

“ vaît Louis à cette même époque. J'espère qu'il n'y mettra pas obstacle. Dieu, à qui je me sacrifie, le rendra favorable à mes désirs. Une seule chose peut l'empêcher de donner son consentement : la crainte que je ne sois pas dans ma vocation. Je connais trop sa foi et sa générosité pour douter de lui.”

Fort de la promesse de sa mère et plein de confiance en son père, Louis avait évité de revenir sur cette question délicate. Il avait cherché une compensation à ce silence forcé dans une correspondance assez régulière avec une de ses tantes, fille de la Charité, à qui de bonne heure il s'était ouvert de ses projets : “ Priez bien, disait-il, afin que je con- serve ce saint désir des Missions, afin que j'aie le courage d'y répondre, afin que je sois prêt à braver tous les dangers, à accepter toutes les privations qui sont le lot du missionnaire, afin que mon bon père et ma chère mère n'aient pas trop à souffrir de mon départ. ” — “ Quelle joie écrivait-il l'année suivante, quelle joie de songer que dans deux ans je serai au séminaire des Missions ! Les Missions ! voyez-vous, c'est pour moi la voie la plus sûre et la plus directe pour aller au ciel. Mais hélas ! hélas ! comment en parler à mes parents ? comment dire à ce père, à cette mère que j'aime tant, comment leur dire qu'il me faut les quitter pour toujours ?... ”

Le moment de parler était venu. Louis chargea ses deux plus intimes amis de faire la première démarche. M. et Mme Nempon n'étaient pas pris au dépourvu. Néanmoins, leur émotion fut grande, car ils ne s'attendaient pas à devoir donner à cette grave question une solution aussi prochaine. “ Toutefois, rapporte l'un des intermédiaires, je fus aussi édifié de la réponse des parents que de la demande du fils. Pas de vues temporelles : on ne cherchait, on ne voulait, de part et d'autre, qu'une seule chose, la volonté de Dieu. Comme Abraham, le généreux père n'attendait qu'un mot pour immoler son fils. ” Pour assurer le succès de sa requête et mettre fin à toute incertitude, Louis crut devoir joindre ses instances aux prières de ses amis. “ Je sais quelle sera votre douleur, dit-il à son père, je puis la mesurer à celle dont je souffre moi-même ; et, pourtant, je vous en

“ supplie, permettez-moi de répondre à l'appel de Dieu, d'entrer aussitôt au séminaire des Missions étrangères.” — “ Mon enfant, répondit le père, ce sacrifice sera dur pour nous comme pour vous, mais nous l'accepterons avec joie, si telle est la volonté de Dieu. Cependant, nous ne pouvons vous laisser vous engager à la légère dans une voie aussi difficile. Votre faible santé nous fait craindre que vous ne soyez pas à la hauteur de la tâche que vous convoitez, et peut-être cédez-vous à une exaltation dont vous pourriez avoir à vous repentir un jour.” — “ Mon père, je vous en conjure, reprit Louis avec émotion, je vous en conjure, laissez-moi faire la volonté de Dieu.” — “ Mais je ne voudrais m'y opposer, repartit le père, je ne me croirais pas ce droit ; mais c'est précisément cette volonté que je veux pouvoir rechercher avec vous. Croyez-moi, allez à Cambrai : vous vous y préparerez au sacerdoce comme vos autres camarades du grand séminaire, et en particulier, vous méditez, vous consulerez au sujet de votre vocation à l'apostolat. Si l'année prochaine vos désirs persévèrent, vous serez libre de partir.”

Cette mesure était prudente. L'apparence délicate du jeune homme, son teint pâle, sa maigreur extrême, pouvaient faire craindre que le corps ne fût pas capable de répondre aux aspirations de cette âme passionnée de sacrifices. Tous s'avouaient que Louis Nempon n'était pas fait “ pour suivre le sentier battu,” selon l'expression d'un ami ; mais le moment de s'écarter de la voie commune n'était pas encore venu. “ Dieu saurait trouver son heure.”

CHAPITRE III.

LE GRAND SÉMINAIRE DE CAMBRAI

“ L'habit ne fait pas le moine. ” — Impressions et résolutions — Régularité. Piété. — Sympathie qu'il inspire. — Les conversations et les jeux. — Le jardin de Dunkerque. — Un regard vers la Chine. — Apostolat au grand séminaire. — Touchante supplication : demande et réponse. — Noviciat du sacrifice. — Le service militaire. — Quelques renseignements sur le séminaire des Missions étrangères. — Le premier sermon : le zèle. — La tonsure cléricale : *Quid retribuam ?* Tout est prêt.

C'est le 5 octobre 1880 que l'abbé Nempon entra au grand séminaire de Cambrai. "Souviens-toi que l'habit ne fait pas le moine", lui avait dit son père au moment des adieux. Louis garda cette parole au fond de son cœur et se proposa de devenir un "vrai séminariste," puisqu'il ne pouvait songer encore à devenir "missionnaire."

Le jour de la rentrée, dès le premier exercice, le supérieur commenta ces mots de Saint Bernard s'interrogeant lui-même : "*Bernarde, ad quid huc venisti et sæculum reliquisti ?*" "Pourquoi es-tu venu ici ? Pourquoi as-tu quitté le monde ? N'est-ce pas pour devenir un homme spirituel et te donner tout à Dieu ?" L'abbé Nempon fut très impressionné par cette grave question. "Mes impressions ont été bien profondes et bien vives, écrit-il, à cette pensée que je venais me consacrer au service de Dieu et me préparer au sacerdoce. J'aime l'ampleur et les larges plis de ma soutane. Il me semble que ce vêtement qui me descend de la tête aux pieds est comme une barrière entre le monde et moi.

Il ne se borna pas à des impressions stériles, mais résolut de se mettre aussitôt à l'œuvre de sa sanctification. "Prie bien pour moi, écrit-il à un ami, afin que je devienne un saint. Un saint ! Dans ma bouche, ce mot te fera sourire, et pourtant, pour être un bon prêtre, il faut être saint. Peut-être connais-tu ce mot d'un missionnaire à la veille de son ordination : "Il vous faudrait des anges pour prêtres, Seigneur, et nous, hélas ! sommes-nous des anges ?" Je t'en conjure, prie pour moi afin que je devienne un ange, un saint prêtre, un bon missionnaire. J'en suis bien indigne, je suis si peu aimant, si peu généreux ! Et toutefois je ne puis m'empêcher de penser que Dieu me veut là. Mon passage au séminaire de Cambrai n'est qu'une petite transition du petit séminaire d'Hazebrouck au séminaire des Missions étrangères. Mon directeur à qui j'ai exposé mon affaire, m'a fortement approuvé et mes amis m'encouragent."

Ces encouragements avaient rendu à son âme toute sa sérénité. Conservant dans son cœur la foi en sa chère vocation, il se fit gaiement et joyeusement à la vie du séminaire. "Je suis heureux et content, je suis le plus heureux des mor-

“tels, écrit-il dès le mois de novembre. Ma chambre est bien petite, bien pauvre, bien simple : quelques petits tableaux qui essaient de couvrir la nudité des murs blancs à la chaux, un lit, une table de travail, une lourde chaise, une armoire, voilà tout mon ameublement. Et cependant, je l'aime, cette chère cellule, je l'aime parce que j'y trouve le bon Dieu. Les premiers jours, c'était dur d'être tout seul, tout seul ! mais on s'y fait. Depuis j'ai compris ce mot des saints : “ *O beata solitudo ! o sola beatitudo !* ” Et puis, voyez-vous, on n'est jamais moins seul que lorsqu'on est avec Dieu.”

“Je veux être un séminariste modèle” avait-il écrit dans ses résolutions de retraite. Il s'efforça d'atteindre cet idéal, se faisant un scrupule de manquer aux moindres prescriptions de la règle, et s'appliquant généreusement à tous les devoirs de son nouvel état. En peu de temps il arriva à se dominer, au point que ceux qui l'avaient connu à Dunkerque s'étonnaient que cet “ami de l'espace et de la liberté” eût si vite brisé avec les caprices de sa nature ardente.

C'est particulièrement à la chapelle que le pieux lévite se révélait dans toute sa ferveur. Il eut été difficile à son tempérament mobile et nerveux de dissimuler les grandes émotions dont son âme était travaillée. Après la communion surtout, il était visiblement absorbé dans la seule pensée du Dieu qu'il aimait par-dessus toute créature : “Vous vous donnez si souvent à moi, soupirait-il, quand donc pourrai-je, moi aussi, me donner tout à vous ?” Ses voisins étaient édifiés de voir si recueilli, si fervent à la chapelle, celui dont ils avaient remarqué l'animation et l'entrain un instant auparavant, aux heures de la récréation et des promenades. Sa piété, simple, franche et discrète, évitait scrupuleusement tout ce qui pouvait témoigner la recherche ou la singularité. “Priez à mon intention ces jours-ci,” disait-il parfois à ses amis ; rien de plus. S'il avait quelque préférence, c'était pour les dévotions que le règlement laissait à la liberté de chacun : son humilité y était plus à l'aise, et il éprouvait la douce joie d'une prière plus silencieuse et d'un amour plus spontané. “Ici nous pouvons faire des visites au saint Sacrement quand bon nous semble, écrit-il à un de ses amis, et je

“ compte en user pour ma part, comme tu le comprends bien.” Cette dévotion, si chère à tous les cœurs aimants, devait être le culte de sa vie entière, et c'est au pied de Jésus-Eucharistie qu'il consummera son dernier sacrifice.

Ces qualités, rendues plus aimables par la modestie qui s'efforçait de les dérober aux regards indiscrets, eurent bientôt acquis à l'abbé Nempon de nouvelles et précieuses sympathies. “ Il suffisait de l'approcher pour l'estimer et l'aimer, dit un de ses condisciples de Philosophie, et il n'est pas un de nous qui ne lui ait voué une affection sincère et durable.” Tous étaient frappés par cette physionomie tour à tour mélancolique et gaie, empreinte à la fois de douceur et de force ; sa figure pâle, maigre, déjà presque ascétique, exerçait une sorte d'invincible attrait.

Les anciens élèves d'Hazebrouck qui connaissaient les secrets désirs du jeune apôtre le traitaient avec une tendre amitié mêlée de je ne sais quel pieux respect. Les autres séminaristes ne tardèrent pas à partager ces sentiments. “ Un de mes voisins qui avait fait ses études à Saint Fran. çois avec Loui. Nempon, me révéla ses aspirations, rapporte un abbé du même Cours, et aussi les démarches positives qu'il avait faites pour partir aux Missions. Mon premier sentiment fut tout de pitié. Si faible, me disais-je, comment pourrait-il supporter d'aussi durs sacrifices, affronter d'aussi pénibles travaux ? Comment nourrir pareille ambition ? Ensuite je l'examinai, je le suivis de plus près ; et bientôt, je me sentis moi-même attiré vers lui. A la pitié avait succédé l'admiration.”

La prévenance et la charité de l'abbé Nempon achevaient de lui gagner l'affection de ceux dont il s'était concilié l'estime et la bienveillance. Jaloux de se rendre utile aux autres lorsqu'il en soupçonnait l'occasion, il se montrait lui-même d'une extrême délicatesse lorsqu'il s'agissait de reconnaître les services qu'on pouvait lui avoir rendus. Un de ses aînés l'ayant dirigé dans son étude de la philosophie, il chercha tous les moyens de lui témoigner sa reconnaissance. Comme ses propositions étaient doucement écartées, il s'en attrista au point que son condisciple dut consentir à lui laisser faire sur ses cahiers quelques travaux de pagination. “ C'est peu, c'est

bien peu," dit-il en remettant son ouvrage, " mais au moins j'aurai fait quelque chose pour vous."

Cette charité se manifestait en toute circonstance. Dans les conversations comme dans les jeux, toujours l'abbé Nempon savait sacrifier ses préférences au bon plaisir ou même au caprice des autres. S'il parlait souvent de missions c'est que ses amis abordaient eux-mêmes ce sujet pour avoir occasion de l'entendre. Sa gaieté perçait alors dans de vives saillies ou dans des exclamations familières, telles que : " Vive Dieu ! Vive la joie quand même et toujours ! " Pour intéresser ses condisciples il était intarissable d'anecdotes et de souvenirs. Il était également un des plus assidus aux parties de balles qui se livraient dans une des cours du séminaire ; il attendait parfois une demi heure plutôt que de manquer son tour : " C'est un sûr moyen de reposer l'esprit en fatiguant le corps," remarquait-il. Et lorsque son animation lui avait fait oublier le respect dû à l'intégrité de sa soutane, qui revenait rarement intacte de ce pacifique champ de bataille : " Je le regrette, avouait-il simplement ; quant à promettre de ne plus recommencer, c'est autre chose. Il est difficile de suivre les mouvements de la balle sans perdre de vue et ses pieds et sa soutane !... "

Pendant l'été, les élèves du grand séminaire de Cambrai vont passer leur jour de congé dans une vaste campagne, située aux portes de la ville, sur les bords de l'Escaut. Là se trouvent des bosquets, aménagés par les séminaristes eux-mêmes, qui reçoivent le nom du pays cher à ceux qui s'y rencontrent. A côté des jardins de Lille, de Tourcoing, de Douai, de Roubaix, se trouvent les jardins d'Hazebrouck, de Bailleul, de Bergues, de Dunkerque, etc., où chacun retrouve sa ville natale et le collège témoin de ses premiers labeurs ou de son premier ministère. Louis Nempon était trop attaché à son pays de Dunkerque pour manquer à ces joyeux rendez-vous. Il venait s'asseoir à côté du président, au milieu de ses condisciples, autour du vieux tronc d'arbre, sur les quelques planches qui tenaient lieu de bancs. Souvent même, il travaillait de la bêche, de la scie ou du pinceau pour donner quelque apparence à la modeste gloriette ; et surtout, au jour des réunions solennelles, il prêtait sa voix

au "chœur dunkerquois" pour célébrer les souvenirs chers aux enfants de Jean-Bart et chanter les cantiques de Notre-Dame des Dunes.

Le jeune abbé savait se faire à toutes les situations, à tous les devoirs, tantôt contenant son activité fiévreuse pour la plier aux exigences de la règle, tantôt laissant un libre essor à sa nature expansive. " Je sais me faire à l'abondance et à la disette, (1)" disait-il avec saint Paul, puis, commentant cette parole : "Pour nous, ajoutait-il, tout est bien, car nous savons ne pas rejeter le plaisir quand il se présente, et nous savons supporter avec une égale patience les accidents qui nous arrivent. Ainsi le cœur est toujours content, toujours joyeux." Cette sainte indifférence était passée chez lui à l'état d'habitude. Au séminaire, jamais il n'avait un mot de plainte ou de critique au sujet du régime ; et, en vacances, il ne se complaisait pas davantage dans les mets plus délicats que la tendresse maternelle préparait à son estomac malade ou fatigué. " Tu ne dois pas t'attendre à être ainsi traité dans les Missions, lui fit un jour remarquer sa mère ; tu seras bien privé sans doute de ne plus retrouver en Chine ce qui paraît te goûter si bon à Dunkerque." — " Oh ! c'est le moindre de mes soucis, répondit-il ; demain je ne saurais plus vous dire ce que j'aurai mangé aujourd'hui. A flatter mon corps, je perdrais mon temps et ma peine, car, vous le voyez, il ne se montre guère reconnaissant."

Au grand séminaire de Cambrai l'abbé Nempou ne pouvait parler aussi complaisamment de sa vocation de missionnaire qu'au petit séminaire d'Hazebrouck : sa jeunesse et sa modestie lui imposaient une plus grande réserve. Mais, pour être contenus, ses désirs n'en étaient que plus impatients. Son imagination et son cœur, échappant aux étroites limites de sa cellule, le transportaient dans les mers de Chine ou sur les rives du fleuve Jaune ; parfois même, ne pouvant maîtriser ses ardeurs, il ouvrait sa fenêtre et jetait un regard d'envie vers ces Missions désirées. " Combien de fois, le soir, après la prière, confiait-il à un ami, je me mets à mon balcon (c'est ainsi qu'il appelait sa modeste lucarne) et regarde

(1) Saint Paul, aux *Philippiens*, IV, 12.

“ du côté de l'Orient, contemplant les étoiles et cherchant le point de l'espace occupé par la Chine ; puis, rêvant à mes pauvres Infidèles, qui semblent m'appeler, je m'écrie : “ Quand donc irai-je dans ce cher pays ? ”

Pour calmer son impatience, il s'entretenait de ses chères “ Missions ” avec les condisciples qui se sentaient au cœur la même vocation et les mêmes désirs. Ils étaient nombreux à cette époque au grand séminaire de Cambrai, et surtout dans le cours de l'abbé Nempon (1). Dans ces entretiens apostoliques, sa parole ardente et convaincue, obtenait toujours le même succès que jadis au petit séminaire d'Hazebrouck. “ Ce sont ses récits plein d'entrain et de feu, écrit un jeune religieux, ce sont surtout ses exemples, ses pénitences, ses prières, qui m'ont fait chercher, trouver et aimer passionnément la voie où je me suis engagé. Plus que jamais je garderai son souvenir, assuré que du haut du ciel il m'obtiendra la grâce de me dépenser sans compter, comme il l'a fait lui-même, avec la belle devise qu'il m'a transmise : “ Dieu et les âmes ! ”

Les amitiés nouvelles que l'abbé Nempon avait contractées à Cambrai ne le rendaient pas indifférent vis-à-vis de ses amis d'Hazebrouck et de Dunkerque. “ Avez-vous donc oublié les Missions, écrit-il à un condisciple de Saint-François d'Assise ? Vous n'en parlez plus ! ” — “ Je serais séparé de Dunkerque par les mers que jamais son souvenir ne s'effacerait de mon âme ”, avait écrit un de ses compatriotes. Ces simples mots lui font soupçonner une vocation cachée : le seul moyen pour un prêtre d'être “ séparé de Dunkerque par les mers ”, pensait-il, n'est-ce point d'aller en mission ? et, sur cette simple idée, il exhorte son ami à répondre à cet attrait.

Il ne faudrait pas s'imaginer que l'abbé Nempon fût indiscret dans son apostolat en faveur des Missions ou qu'il eût la prétention de se prononcer sur des questions qui sont du domaine de la conscience et de la direction. Son humilité l'eût mis en garde contre pareil écueil. Toujours, au contraire,

(1). La classe du P. Nempon (1880-1881) fut exceptionnellement riche en vocations religieuses. Douze de ses condisciples entrèrent dans les diverses congrégations ou Ordres religieux des Jésuites, Lazaristes, Rédemptoristes, Trappistes, Chartreux et Pères d'Afrique.

il eut en horreur les manifestations indiscrettes d'un zèle réformateur. "Je n'ai que trop à faire à me réformer moi-même", disait-il modestement, et il exerçait son apostolat sans aucun retour personnel, sacrifiant ses idées et ses affections au plus grand intérêt de ses amis, au plus grand bien des âmes. "J'ai bien prié pour toi, cher ami," écrit-il, afin que tu voies clair en ta vocation : non pas que "je compte sur le plaisir trop humain de me retrouver un jour auprès de toi ; non, mille fois non, j'en prends le Ciel à témoin, mais pour que Dieu fasse de toi un bon missionnaire. Mon seul désir est de te voir missionnaire ; et, pour l'accomplissement de ce désir, je n'hésiterais pas un instant à demander à Dieu de ne plus nous revoir ici-bas. Par donne-moi ce langage un peu rude, je dis ce que je pense."

L'abbé Nempon avait soin d'entretenir ses parents dans l'idée d'un départ toujours possible et toujours probable. Cette délicate intention perce dans les vœux qu'il adresse à son père, le 2 décembre 1880, à l'occasion de Saint-François Xavier. "Ma joie est toujours grande, dit-il, lorsque je vois approcher le jour de votre fête, mais cette année, un je ne sais quoi me porte à vous faire mes souhaits avec plus de ferveur que par le passé." Cherchant une fleur qu'il puisse offrir à ce père bien-aimé, il trouve la *pensée* : "Par cette *pensée*, poursuit-il, toujours au fils aimant il sera permis de se souvenir d'un père chéri. La séparation pour moi serait bien amère, si je n'avais la *pensée* qui me permet de vous voir, de vous entendre à chaque instant du jour. Bien souvent ma *pensée* vole vers vous, et Dieu sait combien est dur à mon cœur de la rappeler."

Le père et la mère répondaient à ces lettres touchantes par un retour d'affection tendre et dévouée, exhortant leur fils à persévérer dans la voie du travail, de la vertu et de la piété. Mais l'impatience de l'apôtre ne trouvait pas dans ces exhortations ce qu'il désirait avant tout, à savoir, un consentement explicite à son entrée au séminaire des Missions. Il craignait dans la mesure même de ses désirs, et son imagination le faisait cruellement souffrir. Enfin, le 8 mars 1881, il se décide à demander à ses parents une promesse formelle qui lui rende l'espérance et la paix.

“ Bien chers parents,

“ La vie du séminaire me plaît toujours également ; et, d’une manière générale, je puis dire que je suis heureux et content. Toutefois, je dois l’avouer, il est pour moi des jours de tristesse et de mélancolie. Ils deviennent même plus fréquents à mesure que la fin de l’année approche. Et pourquoi cette tristesse ? Ah ! bien chers parents, ai-je besoin de vous le dire ? Non ; vous savez le désir de mon âme, vous savez le bonheur que j’aurais à sauver les pauvres Infidèles, et vous comprenez mes combats, mes souffrances, mes appréhensions ! ”

C’est moins pour lui qu’il souffre et craint que pour son père et sa mère, dont il connaît l’amour et devine la douleur. Aussi s’efforce-t-il de calmer lui-même leur émotion, sans négliger pourtant aucune des raisons capables d’emporter le consentement désiré.— “ Au mois d’octobre, continue-t-il, je suis entré au séminaire de Cambrai avec la ferme volonté de n’y rester qu’un an et de passer ensuite au séminaire des Missions étrangères. Obtiendrai-je enfin cette permission ? Je craindrais si j’avais des parents moins chrétiens et moins soucieux de mon vrai bonheur ; mais je vous connais trop pour ne pas espérer. Je le sens, ces mots vont vous faire bien de la peine, la nature se révolte : Jamais, allez-vous dire. Ah ! je vous en supplie, au nom de Jésus mourant pour le salut de vos âmes et de nos pauvres Infidèles, laissez-moi être missionnaire. Il me semble entendre au fond de mon cœur ces mots de l’Apôtre : “ Malheur à moi si je n’évangélise ” ; il me semble que les Infidèles me tendent les bras et me disent comme autrefois le Macédonien à saint Paul : “ Passez les mers et venez nous sauver.”

“ Il m’en coûte de vous parler ainsi, mais tôt ou tard, il le fallait !..... Bien chers parents, pardonnez-moi. Encore une fois, je comprends toute la grandeur du sacrifice que vous allez faire en immolant votre fils ; mais Dieu le veut, et Dieu lui-même vous en récompensera.”

“ Prononcez enfin ce mot qu’il brùte de cueillir sur vos lèvres, pour en faire la plus belle perle de votre couronne éternelle : *Fiat* ! Et moi aussi je brùte. Ah ! dites-moi ce mot, et mon cœur sera tranquille.

“ Je termine en vous demandant pardon de la peine que cette lettre va vous occasionner, en vous suppliant de donner à ma prière une réponse favorable.

“Une lettre à bientôt : je souffre en attendant.”

Il souffrait en effet ; il souffrait de ne pouvoir se sacrifier au gré de ses désirs, il souffrait des peines qu'il faisait endurer aux autres : double croix qu'il devait porter jusqu'à la mort.

L'abbé Nempon avait fait appel à la “foi d'Abraham”. Son père, dans sa réponse, s'inspira de cette foi héroïque. “Pour l'instant, travaille, mon fils ; Dieu fera le reste. Quant à nous, nous saurons nous conformer à sa sainte volonté, et, je te le répète, quelque chagrin que cela puisse nous causer, jamais nous ne contrarierons une vocation que nous et tes supérieurs jugerons bien réelle.”

“ Je ne saurais vous dire la joie dont votre lettre a rempli mon cœur ”, répond aussitôt l'heureux postulant. “ A peine ai-je osé l'ouvrir : Je craignais d'y trouver un refus, tout au moins une réserve. Et voici que vous m'encouragez. Oh ! bien chers parents, pourquoi vous le cacherais-je ? J'ai versé des larmes de reconnaissance et d'amour. J'aurais dû savoir qu'il ne m'était pas permis de douter de vous et, qu'au jour où vous me croiriez appelé, vous me laisseriez partir. Non, je ne puis dire ce que j'ai ressenti ; et, à diverses reprises, il m'a fallu épancher le trop plein de mon cœur au pied des saints autels. ”

Fortifié par ces précieux encouragements, le pieux séminariste reprit avec une nouvelle ardeur la voie du sacrifice qu'il avait résolu de suivre jusqu'au dernier jour de sa vie : “ Ce sera dur, bien dur, disait-il, mais je sais que Dieu n'abandonne pas ceux qui ont confiance en lui ; et, après tout, je ne saurais oublier

.....qu'en tout sacrifice,
Il faut que sous le fer la victime gémisses. ”

Un condisciple qui ne l'avait pas revu depuis cette première année de séminaire, traduit dans toute sa vivacité le souvenir qu'il a conservé de cette ferveur toujours en progrès, de cet amour de plus en plus passionné de Dieu et des

âmes. " Que n'ai-je connu, dit-il, les ascensions par lesquelles sa grande âme a dû s'élever vers Dieu durant ces six dernières années. Il était si ardent quand j'ai commencé à le connaître, si généreux, si avide de sacrifices, si passionné pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ! "

Cet esprit de sacrifice fut la vertu propre du P. Nempon et le principe de ses autres vertus. Toutes ne découlent-elles pas nécessairement de la croix, l'arbre de la vie surnaturelle et divine ? Il voyait dans le sacrifice une préparation à la vie apostolique, et même un exercice de l'apostolat. Il y voyait surtout une prière : n'était-ce pas le grand moyen de contraindre le cœur de Jésus, et l'immolation du Calvaire n'avait-elle pas été à la fois la plus sublime et la plus efficace des prières ? Cette idée ne restait pas chez lui à l'état de conception purement théorique. Il y conformait sa conduite et c'est par la souffrance et la mortification qu'il essaya d'obtenir et qu'il obtint la réalisation de ses plus chers désirs. De même, lorsque l'un ou l'autre de ses amis demandait à Dieu une faveur spéciale, tous s'unissaient dans une prière commune, dans un commun sacrifice, faisant pénitence et récitant quelque formule choisie pour la circonstance. Le motif le plus ordinaire de ces supplications généreuses était la grâce de connaître sa vocation ou d'y persévérer. Parfois ces neuvaines ou ces triduums étaient inspirés par le seul amour des âmes : on priait, par exemple, pour la conversion des Indes, de la Chine ou du Tonkin. Une de ces formules a été retrouvée dans les livres du P. Nempon : " Que je sois à jamais affermi dans la résolution que j'ai prise de me dévouer corps et âme pour la conversion des Infidèles ! "

Les pratiques imposées en ces différentes occasions étaient proportionnées à la grâce demandée. Le mot d'ordre était signifié par un simple billet : " Silence rigoureux, absolu. Récitation des psaumes de la pénitence, des litanies des saints, etc., etc.....Privation de table. Repos à l'indienne. " — Cette dernière mortification consistait à se passer de son lit et à s'étendre sur le plancher de sa chambre. Quoiqu'elle fût assez douloureuse, les aspirants missionnaires la regardaient comme la plus indispensable ; par ce moyen ils essayaient leurs forces et se préparaient aux nécessités de la

vie apostolique. L'abbé Nempon arrivait rarement à dépasser les neuf jours dans cette pénible situation ; mais l'un de ses condisciples resta jusqu'à quatre mois sans user de son lit. Ceux qui n'étaient pas de cette communauté de prières et de sacrifices ignoraient absolument ces saintes pratiques. La pieuse indiscretion d'un de ces généreux athlètes a seule permis de lever un coin du voile sur cette vie édifiante. Et qui dira les mortifications secrètes que l'abbé Nempon s'imposait à lui-même dans son humble cellule, sans convention aucune, par amour des âmes et de Dieu ?

On ne peut être animé d'un tel amour de la croix sans le laisser transpirer au dehors. Les plus intimes amis de l'abbé Nempon ajouteraient une belle page à cette modeste biographie en révélant les actes héroïques dont ils furent les témoins, et peut-être aussi les heureux complices.

Un jour de promenade, les élèves du grand séminaire s'étaient arrêtés au village de Masnières. Après s'être donné rendez-vous à l'église pour le salut du soir, ils s'étaient dispersés selon la coutume à travers les rues du village. L'abbé Nempon se promenait avec ses deux compagnons, lorsque tout à coup il est abordé par un pharmacien, vieil ami de la famille. "Entrez donc vous reposer un instant," lui dit le pharmacien ouvrant sa porte et le prenant par le bras. "Vous aurez bien assez de kilomètres dans les jambes, sans parcourir ainsi nos rues dans tous les sens." — "Merci ; c'est impossible", répond l'abbé Nempon. Il échange quelques paroles d'amitié avec son aimable interlocuteur, et, malgré les instances les plus pressantes, il refuse de passer le seuil de la maison : "Je n'avais pas averti le professeur, remarque-t-il simplement." — Ce trait révèle un caractère qui se commande, et montre un homme qui, loin de tout regard, sait se soumettre aux exigences du devoir.

La vie du séminaire était pour lui une occasion de mortification continuelle ; car il voulut suivre le règlement dans toute sa rigueur, sans prendre aucun des adoucissements que semblait réclamer sa santé. Dans une circonstance il se montra même héroïque sur ce point. Sa mère, profitant de l'envoi d'une malle, avait glissé "quelques petites douceurs" entre le linge et les habits. Or la règle proscrit impitoyable-

ment "tout comestible" de la chambre des séminaristes. Beaucoup auraient pensé qu'il ne fallait pas faire injure à la prévenance d'une mère, qu'après tout la fraude était bien légère, etc., etc... L'abbé Nempon en jugea autrement. Il prit le chocolat, et, le remettant entre les mains de M. le Supérieur : "Voilà pour les vieillards des petites sœurs des Pères, dit-il. Ainsi ma mère m'aura donné l'occasion de faire du bien à ces bons vieux. Rien n'est perdu, ni pour elle, ni pour moi."

"L'athlète sait s'abstenir de tout pour fournir sa course dans la carrière et remporter une couronne périssable (1)." Le jeune abbé, fidèle au précepte de saint Paul, savait "se priver et se fatiguer, pour fournir une course autrement importante et remporter la couronne immortelle (2)." — Aussitôt sa vocation bien établie, témoigne son directeur, l'abbé Nempon marcha à grands pas dans la voie du renoncement et du sacrifice, et ce fut le désir d'une abnégation complète qui lui dicta le choix de la Société des Missions étrangères !

En 1881, il était déjà question de la trop fameuse loi militaire, dirigée contre les séminaristes et contre l'Église. Comme on parlait à l'abbé Nempon des entraves qu'elle pourrait apporter à sa vocation : "Cette loi serait criminelle," reprit-il vivement, dès lors, ce ne serait pas une loi. Elle serait de plus ridicule, car elle ferait perdre au salut des âmes, à l'influence de la France en Extrême-Orient les années que je passerais entre les quatre murs d'une chambre. Mais enfin si la force m'y contraignait, je passerais par là. Du reste, être soldat, ce serait un moyen de m'aguerrir et de me préparer à la vie autrement rude du missionnaire." Et quelqu'un lui faisant entrevoir que la loi pourrait contrarier assez longtemps ses projets : "S'il en est ainsi, répartit-il, mieux vaut obéir à Dieu. Quant à moi, jamais, pour plaire aux hommes, je n'accepterais de rester en France, si j'avais la certitude que Dieu me veut ailleurs. Ce serait une forfaiture à l'honneur, une vraie trahison."

(1) Saint Paul, 1re aux Corinthiens, IX, 25.

(2) Saint Paul, 1re aux Corinthiens, IX, 25.

A cette époque, l'abbé Nempon avait déjà en sa possession un petit imprimé : *“ Quelques renseignements sur le séminaire des Missions étrangères. ”* Il lut et relut avec passion ces feuilles que ses mains ont usées, savourant d'avance les sacrifices qu'il lui serait bientôt donné de faire. Il s'attacha davantage aux articles les plus sévères, tant était puissant l'attrait qui le voulait à la croix. On en jugera par les passages qu'il souligna de son crayon, comme pour affirmer sa résolution d'y être fidèle : *“ Tous les aspirants reçus au séminaire des Missions sont uniquement et exclusivement destinés au service des Missions parmi les Nations infidèles. ”* — On aurait dit qu'il craignait de ne pas évangéliser *“ ses chers Indèles. ”* — *“ Une fois entrés au séminaire, les aspirants ne retournent pas dans leurs familles, même pendant les vacances. ”* — *“ Ils doivent se consacrer pour toujours au service des Missions, dans une vie d'abnégation, de pauvreté, d'obéissance et de sacrifice. ”* — Il souscrit jusqu'à deux fois à la grande loi qui est toute son espérance : *“ En entrant dans la Société, les missionnaires font la promesse solennelle de se dévouer tout entiers et jusqu'à la mort, au service des Missions. Les nouveaux missionnaires renouvelleront le bon propos de persévérer jusqu'à la mort dans leur sainte vocation. ”* Ainsi le pieux lévite s'efforçait de suppléer, par l'ardeur de ses aspirations, à l'impuissance où il était de se dépenser encore pour l'amour de Jésus-Christ : *“ Dieu nous a aimés jusqu'à mourir pour nous, aimons nos frères jusqu'à mourir pour eux. L'amour qui ne va pas jusque là, n'est pas un véritable amour, ce n'en n'est qu'une contrefaçon, car la vraie forme de l'amour, c'est l'immolation, c'est la mort : “ Mortur quisquis amat ! ”*

Il est d'usage au grand séminaire de Cambrai que les séminaristes prêchent une fois chaque année. Les philosophes ont sur les théologiens l'avantage de pouvoir prendre le thème qui leur convient. L'abbé Nempon, profitant de cette heureuse liberté, choisit comme sujet de sermon : le zèle ou l'apostolat. — Après avoir développé son texte *“ Dieu nous a confié le soin de notre prochain, ”* et montré le zèle comme un devoir impérieux de la charité chrétienne : *“ Ah ! mes frères, s'écria-t-il, vous êtes-vous acquittés de ce man-*

“dat ? êtes-vous prêts à vous dépenser à cette noble tâche ?
“ Hélas ! que d’âmes qui périssent parce que les chrétiens
“ baptisés ne sont pas assez généreux pour leurs frères dés-
“ hérités ! ” Commentant ensuite un passage de l’Evangile, il
disait les angoisses du paralytique se plaignant de n’avoir
pas trouvé d’homme assez charitable pour l’approcher de la
piscine probatique : “ *Non habeo hominem !* Je n’ai point
“ d’homme. Parole terrible, mes frères, qui, au jour des jus-
“ tices éternelles, s’élèvera contre une foule de chrétiens qui
“ auront laissé périr des frères qu’ils auraient pu sauver ”.
Puis, faisant appel à l’amour de Jesus Christ, “ le grand
“ sauveur des âmes, ” il redisait avec une émotion vibrante,
“ ce cri sublime qui, répercuté par les échos du Golgotha,
“ avait retenti dans l’univers entier : “ *Silio*. J’ai soif d’âmes. ”
Enfin, il montrait “ des légions d’apôtres, douze millions de
“ martyrs abreuvant dans leur sang la soif du divin Crucifié ”
semblant dire à ses frères du sanctuaire : “ Allons, nous
“ aussi, et, s’il le faut, mourons avec Lui : *Eamus et nos et*
moriatur cum illo. ”

Le 17 juin, l’abbé Nempon reçut l’assurance de son ad-
mission au séminaire des Missions étrangères : “ Soyez fidèle
“ à la grâce de Dieu, et courage ! ” lui disait-on. Ce même
jour, le supérieur du grand séminaire de Cambrai l’a-
pela à la sainte tonsure. Aussi ne se tenait-il plus de joie et n’a-
vait-il pas assez de paroles et de prières pour remercier Dieu
de cette double faveur. “ J’entends faire sérieusement la
“ donation de tout moi-même au bon Dieu, écrit-il à ses
“ parents. Je sais bien que la réception de la tonsure n’en-
“ gage pas comme le sous-diaconat ; mais moi je veux m’en-
“ gager, je veux prendre Jésus-Christ pour partage et ne
“ jamais me dédire. Son joug est si doux ! ”

Ce fut le 2 juillet 1881, que l’abbé Nempon contracta ce
premier engagement : “ Seigneur vous êtes mon partage,
“ disait-il avec la sainte liturgie, c’est vous qui me donnerez
“ ma portion ” ; “ et cette portion, cet héritage, ” ajoutait-il
“ tout bas, “ ce sont les Nations que je veux évangéliser. ”
“ — “ Jusqu’ici j’étais un pieux laïque, j’appartenais au
“ monde, écrit-il au lendemain de l’ordination ; désormais,
“ je suis un ecclésiastique, je suis à Dieu ! Qu’il est bon de

“ m’avoir pris à son service ! Et moi que lui rendrai-je en
“ retour de tant de grâces ? Ah ! je n’ai qu’une parole, mais
“ je la dis dans toute la sincérité de mon âme : “ Seigneur,
“ je suis tout à vous, je veux être votre lévite et bientôt votre
“ prêtre, votre missionnaire. A vous, Seigneur, à la vie, à la
“ mort. Vous êtes le Dieu de mon cœur, vous êtes mon par-
“ tage pour le temps et pour l’éternité : *Deus cordis mei et*
“ *pars mea Deus in æternum.*”

MISSION DE SAINT JOSEPH

(ARCHIPEL GILBERT)

(*Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur.*)

LETRE DU RÉVÉREND PÈRE LERAY, MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR, AU
RÉVÉREND PÈRE TRÉAND, PROCUREUR A SIDNEY (AUSTRALIE)

Aimé soit partout le Sacré-Cœur de Jésus !

Nonouti, le 25 septembre 1892.

BIEN CHER PÈRE,

... Que vous dirais-je de NONOUTI. C'est une île que j'habite depuis quatre ans passés. Je l'ai parcourue bien des fois en tout sens. En ce moment, je suis seul avec le Père Gaillard et le Frère Etienne. Le Révérend Père Supérieur est parti pour MAKIN avec le Frère Conrad. Le Père Gaillard garde la maison et s'occupe, en ses moments de loisir, de plantations qu'il a apportées de SAMOA. Il commence à prêcher, le dimanche, aux indigènes. Le Frère Etienne et moi, nous roulons de tribord à babord, par mer et par terre.

* * *

Nous avons une douzaine d'églises dans l'île. Chaque dimanche, nous en visitons une. On reste une petite huitaine avec les gens ; on baptise les catéchumènes ; on réunit les enfants ; on leur fait passer deux jours dans une petite retraite ; on admet à la communion les plus intelligents. Cette retraite fait beaucoup de bien, non seulement aux enfants, mais aux parents. Ces braves gens sont heureux d'entendre parler du bon Dieu et de chanter des cantiques. Le Frère Etienne fait ses délices d'évangéliser ces petits. Quand arrive le moment de se confesser, tous ceux qui ont suivi la retraite, les plus petits comme les plus grands, sont contents de purifier leurs âmes par le Sacrement de Pénitence.

Dans un district en particulier, il y en avait deux tout

petits, qui voulaient se confesser : ils avaient à peine 4 ans. Je leur dis : "Mes bons enfants, vous êtes trop jeunes. Quand le missionnaire reviendra un peu plus tard, vous vous confesserez." Cette parole ne les satisfait point. Ils deviennent tristes et ne s'en vont pas. Alors je leur dis : "Soit ! vous allez vous confesser. Mettez-vous à genoux tous les deux, ici, au milieu des autres et confessez-vous tout haut." Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils se mettent à genoux et répondent tout haut aux interrogations qui leur sont faites, et cela avec un sérieux étonnant. "Allez maintenant, leur dis-je, le bon Dieu vous a pardonné !" Aussitôt, ils se lèvent joyeux, et s'en retournent, heureux comme des rois. Voilà comme le bon Dieu se manifeste aux petits et aux humbles.

* * *

Un mot maintenant à la gloire de saint François d'Assise. Nous n'avons point ici, comme bien vous pensez, de basilique comme à Issoudun ou à Lourdes, où les miracles se multiplient chaque jour de plus en plus. Cependant, je vous dirai que depuis que saint François d'Assise a une église dans l'île, il s'est opéré des choses qui méritent d'être racontées à la gloire de ce grand serviteur de Notre-Dame. La chapelle de notre saint a été bâtie à l'extrémité nord de l'île, au bord de l'Océan, sur un petit coin de terre qu'on pourrait appeler la Portioncule. Il y a six mois à peine qu'on l'a bénite. Le jour même de la bénédiction, le Saint nous a comme fait entrevoir un rayon du ciel, et nous a manifesté qu'il agréait ce modeste sanctuaire. Le village où il s'élève ne comptait que quelques familles catholiques ; les protestants étaient en majorité. Dès que je mets le pied dans le village, je vois un petit enfant de deux ans à peine, qui court après moi, me prend par le bord de ma soutane et me suit de maison en maison. Je demande aux natifs quel est cet enfant, et quels sont ses parents. — "Oh ! me dit-on, laissez cet enfant ; renvoyez-le ; ses parents sont protestants. Ils dorment dans le *naneapa* (grande maison de réunion)." Je regarde cet enfant, et lui demande s'il veut me conduire à ses parents. Il se met aussitôt à me guider. Il n'avait nullement peur du missionnaire ; il

souriait comme un ange. — “Quel est donc le nom de cet enfant, demandai-je aux gens?— Il s'appelle “Le Ciel”, me dit-on : *le Karava*.” Je me mis à sourire de bonheur, aussi moi, et je me dis : c'est saint François qui envoie cet enfant ; ayons confiance, et laissons-le faire. Bref, nous voilà dans la “grande maison.” L'enfant me conduit près de son père qui dormait sous sa natte. — “Réveille ton père, lui dis-je.” Aussitôt, sans rien dire, il prend son père par la tête, relève la natte qui lui tombait sur le visage, et le secoue de ses petites mains jusqu'à ce qu'il soit bien réveillé. Ensuite je dis au père : “Votre petit enfant ne me quitte pas un instant, depuis que je suis dans le village. Si vous voulez, je m'en vais le baptiser.” Après un moment de réflexion, l'homme dit : “Marie est bien bonne ; j'ai beaucoup d'enfants ; j'en donne un à la sainte Vierge.” Il voulait dire par là qu'il consentait à ce que son fils devienne catholique. Aussitôt, sans en demander davantage, nous conduisons à saint François le trophée de sa victoire. Cet enfant passe, joyeux et souriant, des bras de ses parents aux fonds du Baptême, et reçoit le nom de François.

A partir de ce moment, la porte des cœurs nous était ouverte, et la glace brisée. Une moisson de protestants suivait. Le baptême du petit François était à peine fini que sa sœur, une petite fille de 7 à 8 ans, et ses cousins, tous protestants, demandaient la même grâce. Sa tante, son vieux grand-père, qui ne pouvait marcher qu'en se traînant pour ainsi dire, vinrent à leur tour chercher une nouvelle naissance dans l'humble chapelle. Maintenant, de tout ce village, il ne reste plus que deux familles qui ne sont pas baptisées. Encore, nous ont-elles donné leurs enfants. Grâces soient donc rendues à saint François ! Puisse-t-il opérer semblables merveilles dans chaque village ! Alors nous ne craignons plus les protestants !

* * *

A ces victoires sur l'hérésie, j'ajouterai un autre fait qui montre bien la puissance de saint-François sur les faux dieux du paganisme. Un homme se mourait. Il était dans la force de l'âge. Son village était précisément le village de

Saint-François. La maladie devenant grave, on le baptisa à domicile. Déjà, avant son baptême, une de ses parentes voyant qu'il allait mourir, pria ses anciens dieux de rendre la vie au malade. Ceux-ci entendirent la prière et vinrent non pas pour le guérir, mais pour s'emparer de son âme. De temps en temps on entendait dans la maison du malade comme un sifflement. C'était, disait-on, la voix de l'*ainti* : faux dieu. Ce petit bourdonnement accompagnait le malade partout. Quand il changeait de maison ou de village, l'*ainti* le suivait. La veille de sa mort, je fus conduit, sans le savoir, dans le village où on l'avait transporté. Ce fut une grande grâce pour lui, comme vous allez le voir, grâce due sans doute à la protection de saint François d'Assise qui veillait sur son enfant et voulait le sauver. A peine donc arrivé dans ce village, j'apprends la nouvelle du danger, et je me rends auprès du moribond. C'était le soir. Il y avait quatre ou cinq personnes qui le veillaient. Je m'étais mis à causer avec les gens. Pendant tout le temps, on entendait un sifflement dans la maison. A la fin, le malade me dit : " N'entendez-vous pas l'*ainti* ? Il vous parle. Répondez-lui." Je regarde de tous côtés ; je n'aperçois rien. — " D'où vient ce bruit, demandais-je ? " — " C'est l'*ainti*, il vient tous les jours. C'est l'âme de son parent qui vient l'assister." J'écoute de nouveau ; j'observe avec attention. C'est toujours le même bruit, espèce de petit sifflement qu'on entend très distinctement ; il va autour de la maison ; il rentre ; il se fait entendre ici et là, tantôt auprès du malade, tantôt un peu plus loin. Ce bruit n'est sûrement pas produit par une personne, ni par un animal quelconque. Tous les gens de l'île disent que ce sifflement de l'*ainti* était très commun autrefois. Ce ne peut être que le démon, pensè-je en moi-même, qui est là présent, attendant sa proie pour la dévorer, et l'emporter au fond de l'abîme. *Libera eam, Domine, de ore leonis, et de profundo lacu, ne absorbeat eam Tartarus, ne cadat in obscurum* (1). Alors, je m'écrie : " Cet *ainti*, c'est sûrement le démon. Ne le priez pas de vous guérir. Il ne

(1) " Délivrez-le, Seigneur, de la gueule du lion et des profondeurs de l'abîme ; faites que l'enfer ne l'engloutisse pas et qu'il ne tombe point dans le gouffre ténébreux." Offertoire de la messe des morts.

vous veut que du mal. Chassez-le pour toujours. Renouvelez vos promesses du baptême ; dites que vous renoncez au démon, et à tout commerce avec lui ; dites que vous renoncez à tous vos *aintis*, que vous voulez appartenir à Jésus-Christ seul." J'ai fait faire un bon acte de contrition au malade ; il a reçu les derniers sacrements, et quelques heures après il était mort. Voilà comment saint François d'Assise sait arracher les âmes au démon du paganisme.

Je crois que si nos natifs suspendaient des ex-voto dans ce petit sanctuaire, les parois en seraient bientôt tout tapissés, comme les murs de nos basiliques d'Issoudun ou de Lourdes. Espérons que ce ne sera pas tout. Il n'y a encore que six mois que la chapelle est construite. Saint François a bien commencé. Espérons qu'il continuera à nous protéger et à sauver les âmes.

Bien cher Père, pardonnez-moi ce griffonnage. Je me presse, car le bateau est sur le point de partir.

Votre tout dévoué *in Corde Jesu*.

J. LERAY,
Miss. du S.-C.

MISSION DE NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR

(Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur)

LETTRE DU R. P. ROUSSEL AU T. R. P. CHEVALIER

AIMÉ SOIT PARTOUT LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS !

Port-Leon, 28 février 1898.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vos fils obéissants et dévoués sont enfin arrivés à leur destination. Grâce à toutes les bonnes prières qui ont été faites pour nous, nous avons fait un bon voyage jusqu'à YULE-ISLAND, où nous sommes arrivés vendredi 24 courant.

Partis de SYDNEY le 4 février, nous arrivions à THURSDAY le 14 du même mois à bord d'un vapeur chinois, le *Chingtu*. Là, nous trouvâmes le R. P. Hartzler qui nous attendait et qui vint nous prendre au bateau, malgré un fort rhume qui le gênait beaucoup. Nous restâmes chez lui jusqu'au 20 février, attendant que le *Wauganui*, qui devait nous porter en NOUVELLE-GUINÉE, fut prêt à mettre à la voile. A THURSDAY nous pûmes faire connaissance avec la chaleur et les moustiques. Durant le court séjour que nous y fîmes, le thermomètre monta à 37° centigrades à l'ombre sous la vérandah. Le P. Buisson s'amusait beaucoup de nous voir nous étonner d'une pareille chaleur. — "Vous saurez, nous disait-il, qu'en ne trouve cette chaleur qu'au 10^e degré de latitude sud, et encore ne vous plaignez pas, car à certains jours de l'année, il y a 41 degrés pendant deux ou trois heures de la journée."

Le P. Hartzler me fournit l'occasion de prêcher en espagnol aux Manillois qui forment la majeure partie des catholiques de l'île.

Nous nous embarquâmes donc, Très Révérend Père, sur le schooner *Wauganui*, qui déjà a transporté plusieurs de nos Pères en NOUVELLE GUINÉE. Le vent était excellent pour

nous porter droit sur YULÉ ; mais, hélas ! le capitaine nous dit qu'il avait des ordres pour aller d'abord à l'embouchure du *Fly River* où il devait déposer des marchandises dans une station du Gouvernement. Cela nous ennuyait beaucoup, car nous avions hâte d'arriver, on nous attendait, et puis nous ne sommes pas encore des saints, et prolonger de dix jours au moins le mal de mer et le séjour sur un voilier où l'on ne peut absolument pas célébrer la sainte messe, où l'on n'a pour salon, cabine, salle à manger, dortoir, qu'un petit espace de 4 à 5 mètres carrés où doivent s'entasser 5 passagers, le capitaine et son second (sans parler du gros chat noir et blanc qui avait fait de cet endroit son domicile), à moins que l'on ne préfère le pont découvert, encombré, exposé pendant la nuit comme pendant le jour aux pluies torrentielles de cette saison de l'année, et n'offrant pour couchette, comme d'ailleurs la cabine elle-même, que le plancher dur et sale, et pour matelas que des cordages mouillés, tout cela, humainement parlant, ne nous souriait pas, et nous faisait désirer d'arriver le plus tôt possible dans notre chère Mission.

Mais que faire ? le capitaine avait ses ordres, il devait les exécuter à moins de force majeure qui pût le justifier dans un changement d'itinéraire. Sans être des saints, cependant voulant le devenir, nous nous étions soumis à cet ennui d'un long détour et d'un grand retard. Sans doute, le Sacré-Cœur ne nous trouva pas assez munis de courage et de patience pour supporter un long cabotage, car il fit souffler si fort un vent de Nord-Ouest, que malgré les efforts du capitaine pour lutter contre le vent, nous allions droit sur YULE-ISLAND. Il dût jeter l'ancre derrière une île pour ne pas se laisser entraîner, et là, presque une journée entière, il attendit que le vent lui devint favorable.

En secret dans notre cœur, nous faisons des vœux contraires aux siens, et sans vouloir laisser percer notre joie, nous lui demandions ce qu'il ferait si le vent persistait. Il ne nous répondait qu'à moitié, ennuyé qu'il était de ce contre-temps, et nous tout heureux et priant pour que ce vent continue à souffler. Le lendemain, même vent, les matelots lèvent l'ancre sur l'ordre du capitaine, il essaye

encore de louvoyer ; mais en vain, il va à la dérive, et cette dérive nous emporte toujours vers nos îles. Si ce vent continue, nous dit-il tout désappointé, demain soir nous serons à YULE. Nous allions presque lui répondre : Tant mieux, capitaine ! mais nous sûmes déguiser notre joie. Le vent persista, le capitaine continua à lutter toute la soirée du mercredi et jeta de nouveau l'ancre pour passer la nuit du mercredi au jeudi derrière une île. Le lendemain jeudi 23, même vent. Le capitaine se laissa enfin vaincre par la force des choses, comme il disait ; il déclara qu'il y avait force majeure, changea son itinéraire en notre faveur et mit ou plutôt laissa le cap sur YULE-ISLAND.

* * *

Nous étions déjà d'ailleurs en vue de la NOUVELLE-GUINÉE, nous apercevions ses hautes montagnes noires, nous entrevoyons le mont YULE que le P. Toublanc nous faisait distinguer entre d'autres pics. Notre joie était au comble et nous remercions bien vivement le Sacré Cœur de nous avoir épargné une pénible traversée. Cependant il fallait bien que le Sacré Cœur éprouvât notre bonne volonté, et qu'il vît si réellement nous étions résignés à supporter les fatigues du tangage et du roulis, les averses et les insulations (tous les quatre nous eûmes plusieurs insulations légères), l'encombrement et l'étouffement de la cabine, comme aussi l'affreuse nourriture que nous servait un gargotier de la MARTINIQUE et qui nous faisait tous vomir. Le jeudi soir, 23 février, on aurait certes pu entrer dans la baie de YULE, il n'y avait qu'à se laisser aller, et le vent nous y portait tout droit. Mais le ciel était sombre, le capitaine craignit un orage ; il fit changer la direction des voiles et on retourna en pleine mer pour éviter l'orage qu'il craignait, car on ne pouvait ancrer, la mer ayant trop de profondeur en ces parages. Notre joie se changea alors en tristesse, car le P. Toublanc nous raconta les antécédents de ce capitaine qui retint ainsi une certaine fois, pendant huit jours, Mgr Vérius, de sainte et regrettée mémoire, en vue de la NOUVELLE-GUINÉE, arrivant le soir près de la passe, n'osant pas y entrer, retournant en pleine mer pendant la nuit, puis

allant trop loin et recommençant ainsi cette manœuvre pendant huit longs jours. Ce récit, malheureusement trop véridique du P. Toublanc, nous mit la tristesse dans l'âme, et nous prouvâmes trop alors que réellement nous n'étions pas assez courageux et que notre bonne volonté du commencement avait plus d'apparence que de réalité. On se résigna néanmoins à la volonté du bon Dieu et chacun tâcha de passer la nuit comme il put, qui sur un tas de cordes, qui sur une caisse, nous sauvant dans la cabine quand arrivait l'ondée, remontant sur le pont quand elle était passée. Seul le capitaine dormait tranquillement, ne soupçonnant même pas nos angoisses.

* * *

L'aube du vendredi 24 février se leva, nous voulions arriver ce jour-là. Le vent souffle comme la veille ; mais notre voilier avait vogué à la dérive pendant la nuit, et nous allions sur PORT-MORESBY, malgré les efforts du capitaine pour maintenir le cap sur YULE-ISLAND, le vent nous emportait plus loin qu'il ne fallait, et nous retombions ainsi dans la crainte de voir se prolonger notre traversée, car une fois à PORT-MORESBY, il nous faudrait remonter au nord ; et, qui sait si le vent du sud-est soufflerait à cette saison où généralement ne règne que le vent du nord-ouest ? Il fallait donc lutter énergiquement contre le courant. Nous insinuâmes au capitaine qu'en revenant en arrière on pourrait peut-être louvoyer ensuite et gagner sur le vent. Il fit changer les voiles, on recula. C'était le moment précis où il fallait agir : le P. Karseleers se rappela que Mgr Vérius avait établi Notre-Dame pilote du *Gordon* qui l'avait emmené pour la première fois en NOUVELLE GUINÉE. Il me suggéra donc cette idée que nous approuvâmes tous, et en cachette il mit sous le gouvernail une petite statuette de Notre-Dame du Sacré Cœur. Puis nous nous mêmes en prières. On fit voile arrière pendant deux heures, de huit à dix heures du matin. C'est alors que le capitaine voulut essayer de nouveau de revenir sur YULE, il fit virer, tourner les voiles et mit le cap droit sur YULE. Très Révérend Père, je ne veux pas ici parler de miracle ni de prodige, mais je constate le fait tout

simplement, en rendant de vives actions de grâces à Notre-Dame qui nous avait exaucés : le vent le plus heureux se mit à souffler, vend du sud-ouest qui nous porta directement sur notre île. Nous entrâmes dans la baie à midi, et à une heure on jetait l'ancre.

* * *

Nous vîmes accourir sur deux barques le R. P. Cramaille avec tous les Frères de PORT-LÉON et une troupe de Canaques venus pour ramer et porter nos valises. Je ne vous décrirai pas, Très Révérend Père, la scène qui eut lieu sur le *Wauganui*, les embrassements, les questions posées, les réponses qui se croisaient avec les demandes. Nos Pères et Frères nous demandèrent des nouvelles de votre santé, nous questionnèrent sur Mgr Navarre que nous n'avions pas eu le bonheur de voir, quoique nous nous fussions croisés à 50 mètres en pleine mer. Mais surtout les questions portèrent sur le saint et regretté Mgr Vérius, nous dîmes tout ce que nous savions pour les consoler, pour les encourager ; nous en parlâmes longtemps, et nous en parlons encore tous les jours ; car, comment oublier sa mémoire, quand nous vivons au milieu de ses œuvres, que nous voyons tout ce qu'il a fait avec Mgr Navarre, que nous admirons, pleins d'étonnement, les progrès si rapides de la Mission ?

Tout en parlant de Mgr Vérius, nous gravîmes la petite colline sur laquelle sont bâties la belle petite chapelle, trop petite hélas, pour contenir les nombreux fidèles de PORT-LÉON, la maison des Sœurs à gauche, celle des Pères à droite, et les nombreuses dépendances ajoutées des deux côtés pour le service des Pères et des Sœurs, et renfermant dans un grand quadrilatère un magnifique champ planté de cocotiers et bananiers qui promettent pour plus tard de belles récoltes.

Nos yeux furent frappés aussi en arrivant par la nouvelle construction qu'élèvent nos Frères en face de la maison des Pères, et qui servira de palais archiépiscopal à Mgr Navarre quand il reviendra, car sa petite chambrette, ainsi que celle de Mgr Vérius, nous ont été prêtées jusqu'à nouvel ordre.

Notre première visite fut naturellement pour Notre-Seigneur. Avec quel effusion de cœur nous le remerciâmes de l'heureuse traversée qu'il nous avait accordée ! Nos yeux rencontrèrent bien vite aussi la gracieuse statue de Notre-Dame du Sacré Cœur, celle de saint Joseph, les tableaux de la Bienheureuse Marguerite-Marie et de saint François de Sales, peints par Mgr Navarre lui-même. Notre prière fut fervente, personne ne fut oublié, pas même mes chers petits enfants de la Petite-Œuvre. Nos généreux bienfaiteurs eurent une large part dans cette première oraison faite en NOUVELLE-GUINÉE, et ils continueront à avoir leur part dans nos prières et nos travaux, car c'est le seul moyen que nous avons de les récompenser de leurs largesses, de tout ce qu'ils nous ont donné pour la Mission de NOUVELLE-GUINÉE. Nous n'oublierons point surtout les bonnes Clarisses de Nantes et leurs amies qui ont été si généreuses, et nous ont chargé de caisses d'ornements et d'objets pour les Sauvages ; les Clarisses de Marseille qui ont imité leurs Sœurs de Nantes ; la sœur Eusébia qui nous a donné une caisse de précieux remèdes qui ont commencé à servir pour un Frère et pour une Sœur fatigués ; madame la Supérieure de l'Œuvre apostolique de France qui a été si généreuse à cause de Mgr Vérius, et nous a envoyé à la dernière heure à Marseille de précieux objets d'église si nécessaires dans nos Stations. Nous n'oublierons point non plus, Très Révérend Père, l'excellente famille Caseneuve qui a su penser à mille petits détails, et n'a point oublié les cierges pascals qui ont tant fait plaisir au bon P. Cramaille. Que tous soient remerciés, que tous ceux qui ont prié pour nous pendant notre voyage reçoivent le tribut de notre gratitude et l'assurance que nous ne les oublierons point à notre tour dans nos prières, nos travaux et nos souffrances !

* * *

Ma lettre devient trop longue, vénéré Père, et pourtant je voudrais vous dire un mot encore de la première réunion des Canaques que j'eus le bonheur de voir dimanche dernier à la grad'messe, que le P. Cramaille me fit l'honneur de chanter. Depuis la France, vous vous imaginez peut-être

qu'il n'y a pas de paroisse à PORT-LÉON. Mgr Navarre pourra vous assurer que je dis vrai en vous racontant brièvement ce que j'ai vu à PORT-LÉON dimanche dernier. A huit heures et demie sonne la grand'messe. Les Canaques, hommes, femmes et enfants, qui attendent l'heure tout en gazouillant, autour des maisons des Pères et des Sœurs, font silence au son de la cloche, et entrent deux par deux en se donnant la main. Les hommes se mettent à gauche, les femmes à droite, et comme la chapelle est trop petite, sous une tente dressée à la porte, se tiennent les mères avec leurs petits enfants qui ne savent pas encore garder le silence et pourraient troubler le recueillement par leurs cris.

La messe chantée commence après la récitation des prières en canaque qui se fait avec un ensemble admirable, et qui, certes, pourrait faire envie à nos enfants de la Petite-OEuvre qui, cependant, prient si bien et avec un si bel ensemble.

Après l'Évangile, je vais m'asseoir ; le P. Cramaille fait les annonces comme curé du lieu, puis vient le Fr. Joseph avec son grand cahier qui renferme tous les noms des paroissiens de PORT-LÉON. Ils sont nombreux. Il commence l'appel, nomme les Canaques les uns après les autres, et chacun de répondre : Je suis ici, ou : je suis présent ; le Frère inscrit les présences comme aussi les absences. Quand il rencontre le nom d'un paroissien qui a été absent la dernière fois, il lui en demande le motif et le Canaque le lui dit brièvement, ou il a été malade, ou sa femme ou ses enfants étaient malades et il a dû les soigner. L'appel fini, le P. Toublanc, revenu de SYDNEY avec nous, après une longue maladie qu'il avait contractée dans sa paroisse de MOHU, vient dire bonjour aux enfants de RORO (PORT-LÉON), il leur raconte comment il a été malade et comment il est guéri et qu'il revient pour les aimer encore, pour se dévouer à eux. Il leur dit qu'il nous a accompagnés depuis SYDNEY, que nous avons été envoyés par notre grand chef (vous, très Révérend Père), que nous avons lu dans de grands livres, que nous savons guérir les plaies, que nous les aimons, que nous leur donnerons du tabac, etc., puis il leur parle de Mgr Navarre, de son voyage, enfin il termine par leur parler de

Mgr Vérius, de sa mort sainte, de la grande affection qu'il avait pour eux, comment il avait pensé à eux jusqu'au dernier moment et comment il avait demandé qu'on leur envoyât des Missionnaires. Evidemment, très vénéré Père, je ne comprenais que par les noms de Mgr Navarre, de Mgr Vérius que j'entendais prononcer. Mais si vous aviez pu être présent comme moi, vous auriez pu voir avec quelle silencieuse émotion ces pauvres Sauvages écoutaient le récit abrégé des souffrances et de la mort de Monseigneur. Je ne comprenais pas les mots, mais mon cœur suivait les pensées, et je vis plus d'un œil laisser couler des larmes ; je pleurai moi-même d'attendrissement au souvenir de notre regretté et saint Evêque dont je voyais les œuvres ; je portais du reste en ce moment l'aube avec laquelle il avasi célébré sa première messe en NOUVELLE-GUINÉE et que Sœur Madeleine avait voulu me donner, et tout cela contribuait à m'émouvoir le cœur.—Le sermon finit, la messe continua au milieu du recueillement de tous, les chants furent bien exécutés par tous les Frères et Sœurs. Après la messe commencèrent les cantiques en canaque chantés par tous avec un bel entrain ; de nouveau on récita quelques prières, puis tous sortirent défilant deux par deux et formant comme une procession ; les femmes se dirigeant du côté des Sœurs, les hommes du côté des Pères. C'est alors, bien-aimé Père, qu'eut lieu une scène bien attendrissante.

Tous les Sauvages voulaient dire bonjour aux nouveaux venus, leur serrer la main, et quelques-uns plus attachés à la Mission, les embrasser tendrement. Tous voulaient avoir des détails plus précis sur la mort de Mgr Vérius. Jusque là on leur avait dit qu'il était mort et qu'on l'avait enterré comme on avait enterré le P. Janet, le Fr. Rintz et la sœur Berchmans ; mais ils n'y croyaient qu'à moitié, et ils demandaient toujours s'il ne reviendrait pas, s'ils ne le reverraient pas un jour. Nous dûmes donc leur affirmer de nouveau qu'il était mort, et, pour le leur prouver, nous leur mimas sous les yeux la photograpie de Monseigneur sur son lit de parade. Oh ! alors, quelle scène, très Révérend Père ! Un silence de mort se fit ; chacun se pressait pour voir la photographie ; nous en avions distribué plusieurs pour

satisfaire leur légitime empressement ; ils regardaient, puis détournèrent les yeux, ne voulaient plus regarder ; ils ne disaient mot, revenaient encore au portrait ; j'en ai vu qui le baisaient. Le vieux Raouma prit la parole et dit : "C'était mon enfant ; c'est moi qui l'ai reçu à Roro pour la première fois ; j'ai vu croître sa barbe, et il est mort !" Puis il se tut et ne voulut plus regarder la photographie qui lui faisait trop de peine. Alors tous les sauvages firent son éloge, ils disaient : " Il était bon pour nous, il nous aimait bien, il nous défendait, il guérissait nos plaies, il nous donnait du tabac, il ne nous grondait que quand nous le méritions : Et il est mort ! " Et ils ajoutaient (ainsi que nos confrères nous le traduisaient) : " Est-ce que ces Missionnaires seront bons comme lui ? Seront-ils généreux comme lui ? nous défendront-ils comme lui ? Ont-ils comme lui lu dans de grands livres ? Guériront-ils nos plaies ? " — J'ignore les réponses de nos confrères, sans doute ils promirent aux Sauvages que nous nous efforcerions d'imiter les vertus de Monseigneur et de marcher sur ses traces.

Pauvres Sauvages ! qui eut cru qu'ils avaient tant de cœur ? Monseigneur avait gagné leur affection par sa bonté, par sa condescendance. Il les aimait beaucoup, et ceux-ci lui rendaient l'affection qu'il avait pour eux, quoique il ne la lui témoignassent pas toujours. Monseigneur, du haut du ciel où il doit recevoir sa récompense aujourd'hui, ne cessera pas de les aimer, de les bénir et de les protéger. Puisse-t-il aussi donner aux missionnaires qui viennent après lui, les vertus si rares qui le caractérisaient, et surtout, leur inspirer son dévouement et son grand amour des âmes !

* * *

Après cette scène de désolation, les Pères voulurent, en l'honneur des nouveau-venus, donner une petite gratification à leurs fidèles paroissiens. Une distribution de tabac fut faite, et les chefs reçurent quelques queues de porc que nous avait données, à notre départ de Marseille, l'excellent docteur Audibert, et qui firent à ces chefs le plus grand plaisir, car ils les trouvèrent magnifiques et très riches, les passèrent à leurs oreilles en guise de perles et de brillants,

et nous remercièrent chaleureusement de la distinction que nous avons su faire entre eux et leurs simples sujets. Que le bon docteur reçoive donc, ici, les remerciements qui lui reviennent de droit ! Il nous enrichira en nous envoyant une bonne provision de queues de porc, car avec elles nous pourrions acheter bien des choses aux sauvages : leur travail, leurs bananes, du poisson, des cocos, etc. Il est bon de vous dire, très Révérend Père, que pour les Sauvages une queue de porc vaut un porc, car voici leur raisonnement : Un tel porte des queues de porc suspendues à ses oreilles, donc il est riche puisqu'il a pu tuer des porcs pour en avoir les queues. En leur donnant des queues de porc, nous leur fournirons occasion de faire un petit mensonge sur l'état de leur fortune ; mais sont-ils assez simples pour s'y laisser prendre ? J'en doute un peu, car ils paraissent bien rusés, nos bons Canaques, et les petits garçons qui nous entourent, qui servent si bien à l'autel, qui devinent dans notre regard ce qui manque en quoi que ce soit, prouvent bien que ces gens ne sont pas aussi abrutis que quelques voyageurs ont voulu le dire.

Je finis, très Révérend Père, cette trop longue lettre. Nous sommes en bonne santé maintenant et tout dispos à commencer sérieusement l'étude de la langue canaque pour nous mettre à même d'évangéliser bientôt ces tribus qui ne demandent qu'à avoir des Missionnaires.

Hier encore des Sauvages de l'intérieur ayant appris déjà notre arrivée, étaient venus pour demander un Missionnaire. Que notre nombreuse tribu de scolastiques se dépêche donc de venir nous rejoindre, il y a de la place pour tous !

Bénissez, mon vénéré et bien-aimé Père, vos derniers Missionnaires que vous avez envoyés en NOUVELLE-GUINÉE ; demandez pour eux un grand amour de Notre-Seigneur, le zèle de leur propre sanctification et du salut des âmes, et veuillez, croire à l'assurance du plus profond respect et de la plus affectueuse vénération qu'ont pour vous vos enfants dévoués, et en particulier.

Votre fils indigne *in Corde Jesu* !

E. ROUSSEL,
Miss. du S.-C.

MISSIONS D'ASIE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon).

ARCHIDIOCÈSE DE PONDICHÉRY

LETTRE DE M. FOURCADE

Alladhy, 17 Février 1891.

Depuis mon arrivée à Alladhy, il y a seize ans, j'ai mangé environ dix mille tourterelles. Oh ! que je voudrais en avoir les ailes ! Je les déploierais vers le soir, et demain matin je viendrais vous saluer, à l'orientale. En aurais-je à vous raconter sur mes Indiens !

Idoles et vrai Dieu. — Conversions.

Pauvre peuple ! Pour échapper aux fléaux qui le déciment, il crie à tue-tête vers ses dieux, se prosterne à leurs pieds, leur offre des sacrifices, leur fait des fêtes et de la musique à casser tous les tympanes, et, malgré cela, il est malheureux comme les pierres.

Si vous lui faites observer qu'il perd son temps, son argent et sa peine à adorer ses trente-trois millions de dieux, il vous répond :

— Nos ancêtres ont fait ainsi, pouvons-nous ne pas agir comme eux ?

Le vrai Dieu, cependant, ne se laisse pas rebuter ; il poursuit l'œuvre de la conversion des païens avec force et suavi-

té. Sa main retient captives les eaux du firmament et le vide se fait dans les entrailles de l'Indien. Ne voulant pas mourir, il va trouver le missionnaire. Celui-ci apaise sa faim, lui adresse de bonnes paroles, lui fait connaître son Père des cieux, la gloire et la vie bienheureuse qu'il promet à ceux qui l'adorent. Touché de tant de charité, émerveillé des horizons de bonheur qu'on lui fait entrevoir, il entre au catéchuménat avec sa famille et, comme son cœur est semblable à une cire molle, il se laisse façonner comme on veut. C'est ainsi que, depuis quelques mois, j'ai inscrit beaucoup de monde sur les registres du catéchuménat.

D'après toutes les apparences, l'Agneau divin tué par des loups va changer beaucoup de loups en agneaux ; et de leur toison il tissera les robes blanches dont il revêtira nos bienfaiteurs dans la cité des Bienheureux. *Amicti stolis albis.*

O Dieu ! quelle ne sera pas la gloire de ceux qui auront fait l'aumône pour le salut des infidèles !

La famine et le choléra. — Père et enfants égarés

La famine a pour compagnon inséparable le choléra. L'autre jour, il éclate à Modhéavour, village paria de quatre cents habitants, à cinq milles au nord d'Alladhy. Comme j'y ai sept à huit familles chrétiennes, je me dirige de ce côté un beau matin. La rosée est si abondante qu'elle mouille mes habits. Vers huit heures, je suis en vue ; je laisse mon palefrenier pour ne pas le mêler aux pestiférés et m'avance seul avec mes saintes huiles et une bouteille d'eau bénite.

On m'aperçoit. En un clin d'œil païens et chrétiens se réunissent et viennent à ma rencontre :

— Père, hier on nous a dit que vous viendriez nous rendre visite et cette nouvelle nous a grandement réjouis.

— Chrétiens et païens, vous êtes tous mes enfants ; j'ai appris que vous étiez dans le deuil et je suis venu vous consoler. Comment va le village ?

— Père, depuis dix jours, notre vie ressemble à celle du nénuphar agité par les eaux : cinq d'entre nous sont morts, hier deux ou trois atteints paraissent aller mieux ; nous vivons dans les transes.

On me fait voir les malades, je les bénis. Cent personnes me suivent partout où je vais. Au milieu d'une rue, je trouve une idole en pierre ointe d'huile, bariolée de points rouges et noire comme le péché mortel.

— C'est notre Dieu, me disent les païens, nous lui faisons fête et le prions de nous délivrer.

— Ingrat travail que le vôtre, croyez-moi, une pierre aveugle, sourde et muette ne sera jamais un Dieu protecteur. Le créateur du ciel, de la terre, des hommes et de tout ce qui existe est le seul vrai Dieu ; lui seul peut vous venir en aide.

— Le Père a raison, interrompit un jeune homme, cette pierre n'a pas du tout la tournure d'un dieu bon ; les chrétiens n'ont pas eu un seul décès parmi eux ; c'est une preuve de la clémence de leur Dieu, de la méchanceté ou de l'impuissance du nôtre.

— Même notre père ne viendrait pas nous voir pendant cette crise, s'écrie un autre, tandis que vous, vous êtes venu nous rendre visite. Nos *gourous* ne s'exposent pas ainsi, nous aurions beau les prier de venir, ils nous traiteraient de gueux, pour ne pas dire autre chose.

Et tous de rire et de s'écrier : — C'est vrai, c'est bien vrai.

— Je suis content de vous, leur dis-je après avoir causé longtemps, vous êtes gais, vous avez du courage, je prierai mon Dieu d'arrêter le fléau, j'espère aussi qu'un jour vous serez ses enfants.

— Oui, oui, répondirent plusieurs voix dans la foule.

*La maladie des bœufs. — Confiance filiale en Marie. —
Cérémonie diabolique. Etranges détails.*

Un autre fléau assez général, c'est la maladie des bœufs. Dans un village voisin trois cents sont morts. Voici ce qui

s'est passé à Alladhy. Il y a vingt jours, les chrétiens perdirent deux bêtes. Ce que voyant, les petits pâtres parias se procurent, je ne sais où, une statue de la sainte Vierge, grande comme la main, lui construisent un autel portatif, l'ornent de fleurs, allument des flambeaux de leur façon et, tambour en tête, se dirigent vers l'église en chantant le chapelet. C'était le soir. A cette mélodie inaccoutumée, je sors et vois tout ce petit monde s'avancer en bon ordre.

— Qu'est-ce que cet appareil triomphal ?

— Ah ! Père, deux bœufs sont morts, nous faisons une neuvaine en l'honneur de la sainte Vierge pour la prier d'arrêter la maladie.

— Oh ! très bien, vous êtes de braves enfants ; notre Mère aura pitié de nous ; entrez à la chapelle ; la prière va commencer.

Pendant neuf jours nous eûmes ainsi, musique, illumination flamboyante, chants sacrés.

Mais, chaque soir, la fête devenait plus belle, les grandes personnes se joignaient de plus en plus nombreuses à cette procession enfantine. Devant chaque maison chrétienne, on versait un peu d'huile sur les torches, le spectacle devenait féérique et la sainte Vierge souriait en attendant ces nouveaux petits Gabriel lui dire : *Ave Maria* ! Dès les premiers jours de la neuvaine, les bœufs malades allèrent mieux et les chrétiens n'ont pas eu depuis d'autres pertes à déplorer.

..*

De leur côté, les païens de haute caste, s'étant cotisés, venaient tous les soirs faire de la musique devant un Poulleyar en pierre, noir comme Satan. Ils lui offraient de la farine cuite dans du beurre, mais inutilement.

On imagine un moyen énergique, on creuse un trou devant l'idole à corps d'homme et à tête d'éléphant, on apporte une trentaine de cruches d'eau et on les jette sur le dieu qui les reçoit sans un signe de joie, ni de dépit.

Accourez, animaux dignes d'un meilleur sort ; en rang ! et

recevez les ondées vivifiantes de cette eau lustrale ! Mais, ô désespoir ! malgré ce bain sacré, sept bœufs passèrent de vie à trépas.

Ne fallait-il pas frapper un grand coup et prouver que Satan vaut bien le bon Dieu ? Le maire et les notables réunis décrètent un pèlerinage à la pagode nommée Jéjouratal, qui veut dire la mère des sept villages. Campée au milieu des bois, elle tombe en ruines.

Hommes et enfants partent donc vers quatre heures du soir. Aussitôt arrivés, ils font cuire du riz, l'offrent à la déesse et tombent à plat ventre en criant :

— Madame notre mère, nous avons confiance en vous, ne nous abandonnez pas dans notre détresse.

Puis ils se mettent à orner le carragam. Voici en quoi cela consiste. On prend une petite cruche neuve, on la remplit de fleurs et de petites branches vertes de l'arbre sacré, de manière à ce que la verdure ondoie en festons de tous côtés.

Après cette opération un individu se hisse le carragam sur la tête, les poitrines se gonflent, un cri formidable s'en échappe. *Covinda ! Covinda !* C'est le vocatif de Covinden qui est un des noms de Krichna. Les tambours ronflent, les enfants agitent les chettes des bœufs, et le cortège s'en revient aux cris mille fois répétés de *Covinda ! Covinda !*

Ils arrivèrent à l'entrée de la nuit. Les vociférations et les hurlements redoublent devant le Poulleyar ; c'est une scène d'enfer. La révérence faite à l'idole, cette foule, vraiment possédée, se disperse dans les rues, pêle-mêle, en poussant des cris sauvages. Ha ! ha ! ha ! ho ! ho ! ho ! Coua ! Couho ! Covinda !

Je soupais en ce moment.

— Sont-ils fous ? demandai-je à mon disciple.

Ils courent après le démon qui cause la maladie, ils frappent l'air à coups de pieds, à coups de poings pour lui faire peur et le mettre en fuite.

Il parlait encore quand nous entendions d'abord des glapissements, puis des hurlements saccadés épouvantables.

Le démon s'est emparé de celui qui porte le carragam ;
écoutons ce qu'il va dire (1).

— Ha ! ha ! je vais détruire ce village. Vengeance !
malédiction !

— Samy, dit un des principaux, ne parlez pas ainsi. Si
nous vous avons fait quelque offense nous sommes prêts à en
faire amende honorable.

— Non, non, ma colère est à bout ; vous ne me faites pas
les sacrifices comme par le passé.

— Samy, nous les ferons, ordonnez, nous sommes vos
serviteurs.

— Eh bien ! que demain on m'immole des victimes et
j'arrêterai le fléau.

— Oui, Samy, nous n'aurions garde d'y manquer.

J'ai vu de ces possédés ; ce sont d'abord des soupirs, des
sanglots étranglés, puis des vociférations, des hurlements ;
des grimaces effroyables, des gambades vertigineuses ; ils se
frappent la poitrine, ils donnent de la tête contre les murs.
Le lendemain regardez, pas une contusion, pas une blessure.

Le soir de cette scène, le maire eut un songe. Un démon
lui dit :

— Nous étions sept, les autres sont partis. Moi étant
boiteux et ne pouvant marcher, ils m'ont laissé dans ces
parages ; tes trois bœufs malades guériront, je m'en vais à
Coudhelour, à Vavalcour, Villamadevi et Jerampethoo.

Le lendemain le maire raconte son songe ; joie générale ;
on achète un petit coq, un jeune mouton et un cochon de
lait. On les couronne de fleurs. Les tambours battent aux
champs. Petits et grands, hommes et femmes sont devant
le Poulleyar qui seul n'a pas la figure épanouie. Même les
bœufs sont convoqués.

Le sacrifice va commencer. Avec les grimaces et les
contorsions d'usage, le poussary coupe la tête aux trois
innocentes bêtes, les offre aux idoles au son des instruments
et aux cris frénétiques de Covinda ! Covinda !

(1). Le vénérable archevêque de Pondichéry nous a raconté de nombreux
traits de possession dans les Indes.

Les trois victimes sont étendues par terre au hasard.

Que va-t-on faire? Un festin sans doute. Moins que ça.

Quoi donc? On pousse les bœufs vivants sur les troncs inanimés des victimes. Ce contact doit les rendre invulnérables. O sotise! puis on creuse trois fosses, on enfouit et on scelle avec une grosse pierre. Malheur au profane qui aurait la hardiesse de manger de ces viandes!

La foule se disperse bien convaincue que le mal est déjà à la frontière.

Dans la soirée, mon disciple va chez le maire et demande des nouvelles des bœufs malades. Son fils répond :

— Même le Dieu a menti; un de nos veaux vient de mourir.

Le lendemain, un de ses buffles prenait le même chemin et sept à huit bêtes sont malades.

Mais il y a le respect humain, et la honte d'avouer que le démon n'a pas la puissance du bon Dieu.

* * *

Tous ces fléaux sont les conséquences de la faim tant pour les hommes que pour les animaux.

Le cycle indien se compose de soixante années; chacune, d'après l'expérience des anciens, a reçu un adjectif pour la qualifier. Pour 1890, l'adjectif était *virodi, ennemie*. On s'en est bien aperçu. Cette année le qualificatif est *vigirdi*, qui veut dire *crainte, altération, maladie*. Pour 1892, c'est le *khara* qui signifie *cruelle*. Aussi pas d'espoir de voir de cette année la fin de nos maux. "Soit faite, louée et exaltée la très juste, très haute et très aimable volonté de Dieu en toutes choses!"

On m'a dit en plaignant mon sort :

— Père, vous n'avez pas de bonheur."

Au point de vue humain je l'accorde. Mais au point de vue divin!

La Couronne d'épines causa de grandes douleurs à Notre-Seigneur. N'est-il pas vrai, cependant, qu'elle surpasse en splendeurs les couronnes des astres? *Vincens coronas side-*

rum, et que ses aiguillons se sont changés en roses éternelles ? *Aculeos mutat rosas.*

A cette pensée, mon ciel brumeux s'étoile et mon calice devient enivrant.

*Le vénérable prêtre indigène Maria. — Prions pour les
pauvres Indiens. — L'heure de la grâce.*

Le 4 mars, je recevais du P. Maria Pragasander, prêtre indigène du district de Moghour, les lignes suivantes :

“ Je suis triste et malade ; j'ai besoin de vous confier mes peines ; ayez la bonté de venir me voir. ”

Je monte à cheval. Six heures après, je faisais mon entrée à Moghour, au son de l'unique clochette de l'église et escorté par les chrétiens qui se jettent à genoux pour demander ma bénédiction.

Le Père était assis sous sa véranda. Je vois s'avancer ce vénérable vieillard à barbe blanche ; bientôt nos mains se serrent et nos lèvres traduisent toutes seules les sentiments qui débordent de nos cœurs. Saint François d'Assise aurait aimé cet endroit. Tout y respire la pauvreté. Le candide et rose Enfant Jésus lui-même tient sa cour royale dans une chapelle en terre, couverte de paille ; et ceux qui viennent lui rendre hommage sont des parias, les déshérités de ce monde, les riches de la vie éternelle.

A mesure que le soleil monte, un grand concours se forme devant le presbytère. Ce sont, en grande partie des veuves : les lambeaux qui les couvrent, les pâles enfants qui les suivent, la tristesse peinte sur leurs fronts, navrent le cœur. De temps à autre, le Père d'une voix éteinte, leur adresse quelques paroles sympathiques, leur donne quelques caches, et ce *petit troupeau* de dire au pasteur :

“ Père, nous n'avons pas mangé depuis deux, trois jours ; ne pouvant supporter la faim, nous sommes venus vers vous, et vous nous donnez si peu ! Nous sommes devenus vos enfants et malgré cela nous mourons. Si vous saviez les angoisses de notre vie ! ”

Et ainsi, de neuf heures du matin à quatre heures du soir, j'assiste à ces scènes émouvantes d'un père ne pouvant se consoler de renvoyer à jeun ses enfants naguère encore païens et aujourd'hui tabernacles du bon Dieu.

* * *

Dans la soirée, nous eûmes soixante-dix confessions. Pendant ce travail, je ne cessais de remercier le Seigneur de s'être révélé à ces petits et de leur avoir donné un cœur si innocent. Trop fatigué, le Père fut incapable de nous aider ; il put non plus goûter aucun repos sur son lit, et ces nuits sans sommeil durent depuis vingt ans. Depuis vingt ans, un asthme opiniâtre lui déchire la poitrine et lui a occasionné une hernie qui se développe à mesure que la toux devient plus pénible. Quand Dieu se choisit une victime pour le salut des âmes, il frappe comme au prétoire, comme au Calvaire.

Le jour suivant nous ramena le concours, les instances, les supplications de la veille. L'émotion pénétrait mon cœur. Le Père s'en aperçut et me dit :

“ Ma position vous fait pitié, n'est-ce pas ? Si je vous ai fait venir, c'est pour que vous soyez témoin de ce qui se passe ici. Le défaut de pluies, le manque de moissons sont cause de cette famine. Mes pauvres néophytes vont-ils mourir de faim ? J'en ai grand peur. Ce serait cependant bien dommage, car ils sont si fidèles. Je voudrais écrire en Europe les amertumes de ma situation. Mais les infirmités d'un côté ; de l'autre, les souffrances de mes chrétiens, me jettent dans une tristesse qui me rend impossible tout travail intellectuel. Je vous demande un service d'ami ; je vous prie de raconter aux fidèles de votre charitable Europe les scènes que vous avez sous les yeux. Ils auront, j'en suis sûr, pitié d'un pauvre prêtre et de ses enfants en détresse. ”

Les malheureux qui nous entouraient, cette voix amie, éteinte et suppliante, donnaient à notre colloque un caractè-

re intime et solennel, qui confondait nos deux cœurs en un seul cœur. Sans aucune hésitation, je m'engageai à prendre la plume.

Voici donc la merveilleuse histoire du district de Moghour :

Pendant la famine de 1877 et 1878, à l'heure où les pays environnants donnaient cinquante mille conversions, les païens du district de Moghour étaient restés en dehors de ce mouvement religieux. Le bon Dieu les avait sans doute oubliés. Pardon ! je viens de faire un jugement téméraire. Arrivons plutôt à 1883.

On prie au ciel, on prie sur la terre pour la conversion des infidèles. Ces nuages d'encens des anges et des saints montent vers le trône de l'Éternel et descendent en rosée de grâce pour la conversion des païens du district de Moghour, et, pour faire éclater sa puissance, Dieu choisit comme instrument un prêtre pauvre et infirme. C'est le Père Maria Pragasander.

Il est chargé du district de Foulourpathy. Depuis deux mois, son asthme ne lui laisse aucun repos ; depuis deux mois il est assis sur une chaise et penché sur une autre. C'est la seule position tenable. Son évêque le rappelle à Pondichéry. C'est une ruine. Sans le bon Dieu, on allait le mettre à la retraite.

Dans ces conjonctures, le missionnaire de Moghour reçoit une autre destination. Monseigneur n'ayant personne pour le remplacer, dit au P. Maria Pragasander :

“ Moghour est une zone torride. Point d'humidité ; c'est ce qu'il faut pour votre maladie. Allez prendre la direction de ce district. Je vous donne ma bénédiction.”

Il inclina son front sous le joug de l'obéissance, et partit. Et ce fut merveille de voir comme il frappa d'estoc et de taille. Il ne tua cependant personne. Mais depuis lors, chaque année il emmenait en moyenne cinq cents infidèles, prisonniers aux pieds de son Dieu. Qu'ils étaient beaux à voir tous ces lauriers divins ! Pour les conserver dans leur fraîcheur, notre évêque dota le district d'un second prêtre. C'était bien nécessaire ; car, en 1890, le nombre des baptêmes s'est élevé au-dessus de mille. Le Père m'a raconté des

traits admirables de leur persévérance. Les riches païens, dont les parias ont été jusqu'à présent les esclaves, les ont vus avec peine embrasser notre sainte religion. Ils ont essayé des persécutions et des coups pour les empêcher de remplir leurs devoirs. Ils se sont même entendus pour leur refuser tout travail. Ces vexations des suppôts de Satan ont été impuissantes à produire une seule apostasie.

Cette année, le mouvement des conversions a pris les allures d'un fleuve majestueux...

MISSIONS D'AFRIQUE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon)

VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES

L'ESCLAVAGE AU GABON

RÉCIT DU R. P. LEJEUNE

MISSIONNAIRE DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU
SAINT CŒUR DE MARIE

Y a-t-il encore des esclaves au Gabon ?

Hélas ! oui, l'esclavage existe toujours au Gabon, comme partout en Afrique. Il existe très dur et très cruel. Si les razzias y sont inconnues ; si des tribus entières ne sont pas décimées, comme on le raconte de certains pays, le fléau ne sévit pas moins comme un obstacle à la civilisation et surtout à l'évangélisation.

A Libreville même, chef-lieu de la colonie, et dans tous les endroits qui sont immédiatement sous la surveillance des canonnières françaises, on ne rencontre presque plus de ces malheureux êtres que l'on immolait encore, il y a vingt ans, à la mort de chaque chef, de chaque femme de chef, pour un mariage ou la visite d'un ami célèbre. La France a presque entièrement mis fin à toutes ces horreurs. Mais cette action du gouvernement n'est pas allée plus loin que Libreville. A deux lieues de là, l'esclavage existe encore en plein. Les champs de tous les Gabonnais

sont peuplés d'esclaves ; chacun a son *ompindi* (village d'esclaves), où résident 5, 8, 10, 12, 20, 50 de ces malheureuses créatures. C'est surtout parmi ces infortunés que s'exerce le zèle du missionnaire ; tous les quinze jours il les visite, et s'il n'a baptisé qu'un ou deux moribonds, il n'a pas bien réussi ; l'ordinaire est de 3, 4, 5.

Plus loin, dans l'intérieur, à trois ou quatre lieues seulement, que de cruautés encore ! Il n'y a pas quinze jours, on découvrait près du mont Boët, chez la race Shékiani, les cadavres de deux femmes hachées en morceaux que l'on faisait griller pour les manger. Le foie de ces malheureuses était mis à part, et devait servir probablement au régal du féticheur. Quelles étaient ces femmes ? des esclaves très certainement ; et quel crime avaient-elles commis ? aucun, sinon celui d'être faibles et d'avoir affaire à la superstition. La police avertie a pu saisir pendant la nuit vingt habitants du village et les incarcérer. Quatre d'entre les coupables, le féticheur et trois assassins, passent en ce moment aux assises du Sénégal.

De l'autre côté de l'estuaire, au village de Denis, où les blancs ne vont presque jamais, les mœurs ne se sont guère adoucies ; les esclaves sont à peu près aussi nombreux qu'il y a quarante ans, et cependant ce village n'est qu'à trois lieues de Libreville. Les traitants ont conservé leurs anciennes relations avec les habitants du fleuve Ogowé, et le chemin de terre qui existe de Denis à V'gola, près de la baie de Nazareth, est le chemin des esclaves. Malheureusement, les explorateurs n'ont pas encore songé à reconnaître cette route.

Quel est le sort de l'esclave ?

Le rôle de l'esclave, dans les environs de Libreville, est de cultiver les champs, d'apporter tous les jours la nourriture et le bois de chauffage à son maître ; de lui préparer les bambous de sa case, de lui couper et de polir les lianes, de coudres ses pailles pour la toiture, de faire, en un mot, tout l'ouvrage. C'est lui également qui abat les arbres des

forêts, défriche et plante. Il n'est pas rétribué et ne songe pas à l'être ; s'il veut un pague, il faut qu'il se crée des industries particulières ; et encore, sur ce maigre profit, le maître prélèvera ce qu'il croira lui appartenir, c'est-à-dire presque tout. S'il tue du gibier, une gâzelle ou un sanglier, les trois quarts de l'animal sont pour le maître, et le reste est partagé encore. S'engage-t-il à travailler dans une factorie, à la Mission, ou chez un traitant noir quelconque, ou même au service du gouvernement, il doit songer que son *oma wanimi yé*, c'est-à-dire son maître, a droit à presque tout son salaire ; car, si, après la paie de chaque mois, il n'apporte pas au *lion* sa part parce qu'il est *lion*, la sienne encore parce qu'il est roi, et encore les trois quarts de la dernière parce qu'il est censé y avoir droit, que de misères il aura à supporter ! Souvent des coups, puis le séquestre, la privation de nourriture et enfin le poison.

* * *

Les coups se donnent avec une lanière de peau d'hippopotame, nouée à l'extrémité. Chaque fois que l'instrument tenu par un maître féroce tombe sur le dos de son esclave, il emporte le morceau. Le séquestre, c'est le pied coulé dans un arbre percé, et ensuite traversé par une barre de fer afin d'empêcher de le retirer. Le poison autrefois jouait un grand rôle entre maîtres et esclaves ; ce rôle aujourd'hui est peut-être plus grand encore.

Le Gabonnais de Libreville n'ose plus martyriser son esclave, l'enterrer vivant, lui fendre la tête, le griller ; il a peur de la police. Ces faits sont devenus très rares ; mais il use du poison chaque jour et, sous prétexte de récompenser un esclave dont il est fatigué, qui ne lui rend plus de services, ou qu'il craint, il lui donne un verre d'eau-de-vie empoisonnée. Que de faits semblables les missionnaires auraient à raconter !

Un Gabonnais ne marche jamais seul, surtout une fière Gabonnoise : si c'est un homme, deux ou trois enfants l'accompagnent, portant son panier et son paquet de manioc ; si c'est une femme, des jeunes filles la suivent à distance

avec son parasol et ses provisions. Ces enfants, quels sont-ils ? des esclaves, des Mpongoués.

Le Gabonnais entreprend-il un voyage par mer ? Il trône comme un roi au milieu de sa pirogue, tandis que quatre à six hommes, à peine vêtus d'un misérable lambeau de pagne, maigres, couverts de plaies, rament de toutes leurs forces en chantant en cadence. D'où viennent cette maigreur et ces plaies ? pas d'autre chose que de la privation de nourriture, des mauvais traitements et aussi d'un breuvage empoisonné, que le traitant donne à ces malheureuses créatures pour les apprivoiser, disons plutôt pour les abrutir.

On est surpris de l'air hébété de ces pauvres hères. Leurs yeux continuellement hagards comme ceux d'un homme ivre, leur bouche toujours ouverte, montrant des dents limées en pointes, leur tête penchée vers la terre, comme celle de l'animal ; leurs réponses insensées, leurs demandes absurdes les font de suite reconnaître. Il n'est pas nécessaire d'avoir séjourné six mois dans le pays pour distinguer un homme libre d'un esclave. Personne ne peut s'y méprendre.

Que devient l'esclave à la fin de ses jours ?

Combien de temps durera cet esclavage ? Jusqu'à ce que l'esclave ne soit plus en état de rendre aucun service, soit de chercher le bois de chauffage, soit de nettoyer, couché et rampant, les abords de la case. Après, après... n'étant plus bon à rien, il sera complètement abandonné. Deux ou trois autres esclaves le portent alors au loin dans les brousses, enfoncent en terre quelques branches de palmier, le déposent dessous, sur la terre nue, sans natte, sans couverture, quelquefois sans pagne, et puis, c'est fini !... On chercherait en vain une personne qui voudrait s'occuper de lui. Les autres esclaves eux-mêmes le regardent comme une bête morte : et, au lieu de lui apporter à manger et de lui donner quelques misérables soins, ils ne trouvent à son égard que des injures et des malédictions. Bientôt les fourmis se promènent sur tout son corps ; les moustiques et les mouches boivent le peu de sang qui lui reste ; les vers pullulent dans

ses plaies ; des myriades d'insectes sucent ce pus infecte, et lui, souffrant un martyre indicible, sans soulagement, sans espoir, il expire ; quelquefois, s'il a été relégué à une certaine distance, son corps pourrit là où il est mort : et cette pourriture devient la proie des vautours et des panthères.

Une pauvre vieille esclave abandonnée.

Voici un fait qui s'est passé à Lambaréné, fait dont j'ai été témoin. Une vieille femme du chef N'konga, du village Oyémako, était rongée par un affreux cancer au ventre. Elle réunit tout ce qui lui reste de force pour se traîner à la rivière, et, avec une toute petite pirogue, pagayant doucement, vient demander du secours et des remèdes à son chef et aux féticheurs. N'konga la reçoit durement, l'invective et la relègue à soixante pas derrière ses cases. Elle est là sans abri, sans nourriture, sans une feuille de palmier, sans même une seule banane. Fuir lui est impossible, plus de forces, et défense formelle. C'était le jour de Pâques de l'année 1890. Avant la grand'messe, un bon chrétien nommé Albert vient m'en avertir.

—Cela presse, dit-il, en bon français, il faut que tu viennes au secours de cette pauvre femme, car, nous noirs, nous n'avons pas le courage, cela nous ferait vomir trop (*sic*).

Je m'adresse aux enfants de la Mission :

—Mes enfants, est-ce que le bon Dieu doit être content quand on vient au secours des malheureux ?

—Oui, Père, très content.

—Qui donc vient avec moi ?

—Moi, moi, moi, mon Père.

Et toutes les mains se lèvent.

—Mais nous allons voir une esclave abandonnée dont le corps est à moitié pourri ?

—Moi, moi, mon père.

—Eh bien ! allons tous en chœur, et honte à ceux qui reculent !

Bientôt nous sommes chez N'konga :

—Où est elle ? lui dis-je.

Et N'konga, couché sur sa natte et sans se détourner :

— Derrière la case, dans les broussailles.

Les enfants n'avaient devancé. Mais bientôt les deux plus intrépides reviennent en se bouchant les narines.

— Oh ! c'est trop fort, Père !... Oui, trop fort !

Quel spectacle, en effet ! Lecteurs, je vous fais grâce du tableau. Je ne veux pas exciter votre dégoût et vous faire éprouver ce que j'ai éprouvé moi-même.

Transporter cette pauvre vieille dans une case, il ne fallait pas y songer ; toutes les portes se seraient fermées ; la déposer à la mission, encore moins, qui l'aurait fait ? Les enfants se tenaient à distance.

— Allons, mes enfants, voici ce qu'il faut faire : aller d'abord à la maison, chercher hache, coutelas, pailles, lianes, piquets, natte et pagne ; revenir bien vite. Puis, nettoyer cette place, faire un lit en bambous, étendre la natte dessus ; ensuite bâtir une petite case, et cela, avant les Vêpres, vous entendez.

— Oh ! Père, c'est trop fort, si c'était plus loin, ... mais tout près avec elle comme ça (*sic*) !

— Oui, oui, ici même ; comment voulez-vous qu'elle se traîne plus loin ?

Les plus agiles des enfants étaient déjà partis. L'un d'eux est rencontré par sa mère.

— Tu n'iras pas dit celle-ci, je ne veux pas que tu t'approches de pareille infection.

Bientôt les autres enfants reviennent avec tous les outils nécessaires ; 2 mètres carrés sont bientôt déblayés, puis dix-huit piquets enfoncés en terre. La pluie commence à tomber, on attache quand même les bambous. A deux heures, il ne restait plus que la couverture. Les Vêpres sonnent. L'ordre est donné d'attendre jusqu'à quatre heures. A quatre heures tout est fini ; on a bâti un bien pauvre abri, mais enfin suffisant pour protéger tant bien que mal la pauvre abandonnée. Voyant un bon feu pétiller sous ce pauvre toit, elle vint elle-même en se traînant, se coucher sur sa natte et se réchauffer.

Je lui parle alors du bon Dieu, des mystères de notre sainte religion, et lui promets du manioc et du bois tous les

jours. En m'en retournant, j'entends ces paroles sorties de la bouche de plusieurs protestants venus pour la fête :

— Ces catholiques, ils travaillent le dimanche, les jours de fêtes, cela leur est égal, et ils prêchent que la loi de Dieu le défend.

Véronique, c'est le nom de la pauvre esclave baptisée, est maintenant au ciel.

Les hôpitaux de la Mission.

Ce délaissement, cet abandon est commun, très commun encore à Libreville même. La Mission, il est vrai, recueille beaucoup de ces malheureuses créatures ; et ce sont elles qui, avec le Pahouins, peuplent les deux hôpitaux du Gabon : celui de Sainte-Marie, pour les hommes, celui de Saint-Pierre pour les femmes. Le nombre d'esclaves que nous avons soignés et guéris, depuis le commencement de la Mission, est incalculable, et presque aussi grand que celui que nous avons conduit au cimetière catholique.

Leurs maladies les plus fréquentes sont : la maladie dite du sommeil, à laquelle on ne connaît aucun remède, la lèpre, différentes espèces de gale, enfin des plaies affreuses qui leur rongent les membres.

Ces dernières années, nos œuvres dans l'intérieur allant toujours croissant, les stations se multipliant, et les ressources restant cependant les mêmes, nous avons été forcés de limiter le nombre des malades recueillis et d'en renvoyer beaucoup, ce qui a grandement excité le mécontentement des indigènes. Notre hôpital n'aurait jamais eu moins de cinquante malades, mais la nécessité, l'extrême nécessité nous a obligés de réduire le nombre à vingt-cinq. Mais que de pleurs, que de supplications !

“ Monseigneur, vient dire le Père chargé de l'hospice, un pauvre malade, bien malade, demande à être reçu, son maître l'a chassé, il ne sait pas où aller ; trente lits sont disponibles, peut-on lui permettre de rester ? ”

Et notre vénérable Vicaire apostolique, les larmes aux yeux :

“ Hélas ! vous savez ce que nous avons décidé en conseil : vingt-cinq et pas plus.”

Le lendemain, un autre esclave arrive, maigre à faire peur ; il ne peut plus se traîner, sa voix est presque éteinte, il respire à peine. Et le bon Frère infirmier, à son tour :

“ Monseigneur, de grâce, ne peut-on pas faire une exception pour celui-là ?”

Puis, c'est un malheureux estropié, perclus, ou bien un lépreux, un poitrinaire, qui viennent chercher un asile, des soins et de la nourriture. Oh ! quand on comprend le prix d'une âme, qu'il est dur d'être obligé de refuser un abri à ces pauvres malheureux !

Beaucoup de ces malades, il est vrai, avec un billet de Monseigneur, sont admis à l'hôpital du gouvernement, dont le zélé et intrépide P. Breidel est l'aumônier. Là, ils reçoivent les soins du corps et de l'âme ; mais le gouvernement, lui aussi, s'est fixé une limite ; et une fois tous ses lits occupés, il n'admet plus personne. C'est ainsi que, faute de ressources et de secours, tant d'esclaves périssent abandonnés dans les champs et les bois.

Les esclaves dans l'Ogowé.

Le vicariat des Deux-Guinées ne comprend pas que Libreville et le Gabon proprement dit ; il s'étend au loin, au nord, au sud, à l'intérieur. Diverses stations sont établies sur toute la côte et dans les principales rivières, à 200 et 1000 kilomètres du littoral, et l'on se propose d'en fonder encore dès qu'on le pourra.

Quelques mots spécialement sur l'une des plus importantes, mais aussi des plus pauvres de ces stations, celle de Lambaréné dans l'Ogowé. L'Ogowé, autant et plus peut-être que le Congo, est la route des esclaves. Ils descendent du N'gougnié, de chez les Ivilis, les Batékès, les Ivéas, les Powé, les Ishogo, puis du Haut-Ogowé, des Adoumas, des Okandés ; ces derniers sont les grands traitants, et ce sont eux qui les achètent chez les Adoumas et les tribus de l'intérieur et les revendent ensuite aux Galois, aux Adyombas, aux Uvomis et

aux Oroungous. On reconnaît les esclaves à leur tatouage, à leurs dents limées en pointe, à leurs oreilles et à leur nez coupés, à leur langage qui ne ressemble en rien à celui des autres races.

Dans un village de trois cents habitants, il y a dix ou douze hommes libres ; avec les femmes et les enfants, comptons quatre-vingts. Les autres sont esclaves pour le service de leurs maîtres.

Mais chaque homme libre a des champs et des jardins, et c'est là qu'habite la majorité des esclaves. S'il n'en a que trois ou quatre, il n'est pas riche et on le plaindra ; la moyenne est de sept à dix, et les chefs en ont jusqu'à cinquante. Nous connaissons un chef Enenga-Banoké, le vieil aveugle, qui a ouvert l'Ogowé à M. de Brazza. Il est seul avec deux ou trois femmes, seul libre dans son village. Mais quarante cases entourent la sienne : ce sont les cases de ses esclaves, des fils de ses esclaves et des esclaves de ses esclaves. Bien souvent la Mission a voulu lui en racheter quelques-uns, mais leur prix trop élevé nous a toujours liés les mains. Nous avons réussi cependant à délivrer une pauvre vieille l'année dernière, à lui sauver la vie et à lui rendre la liberté.

Une pauvre esclave sauvée de la mort par un missionnaire.

Une femme de Banoké, une reine, était morte. Evidemment, il lui fallait une servante dans l'autre monde. Le choix de la victime était arrêté et l'arrêt fatal prononcé : l'exécution est fixée au lendemain. Mais pendant la nuit, le fils de la victime réussit à se sauver à la faveur des ténèbres ; il arrive de bon matin à la Mission de Lambaréné. Mgr Le Berre y était alors en visite apostolique.

“ Allez vite, allez vite, me dit Sa Grandeur..., allez délivrer cette femme, payez ce qu'il faudra, mais sauvez-la à tout prix.”

La besogne était difficile. A mon arrivée dans le village en question, toutes les femmes commencent à fuir ; mais les notables, tous les chefs aveugles étaient

A côté de lui, le bourreau avec la hache qui devait servir à trancher la tête de la victime, et celle-ci, à peine vêtue, implorant miséricorde auprès de Banoké, dont elle tenait les genoux embrassés. Deux hommes, me voyant entrer et m'avancer droit vers le roi, saisissent la malheureuse et l'emportent pour la cacher.

—Non, non, ne la cachez pas, c'est inutile, je sais ce que vous voulez faire, vous voulez la tuer, vous ne la tuerez pas, je suis là.

—Pendant que tu es là, non ; mais après, bien sûr que si, répondit le bourreau.

Et un formidable éclat de rire partit de tous les coins de l'assemblée.

—Non, vous ne la tuerez pas, et il en sera d'elle comme de Kéra et de Skolo que j'ai sauvés, il y a quelques mois.

Alors le frère de Ajijè, c'était le nom de la victime, s'avança doucement et, avec un air des plus convaincus, mais des moins convainquants :

—Est-ce que vous, Blancs, vous ne tuez pas les criminels ?

—Si ; mais en quoi cette femme est-elle criminelle ?

—Sa maîtresse est morte, elle l'a tuée.

—Tu en as menti, je sais que vous l'avez fait passer par l'épreuve du Mboundou ; trois fois Ajijè a bu le poison et trois fois elle a gardé le poison sans le rendre et sans tomber. Donc elle n'était pas coupable, c'est plutôt toi le coupable ; mais trêve de discussions, elles ne serviraient à rien, je veux Ajijè

Et, ce disant, je donne un grand coup de pied dans la porte du chef. La porte cède et je me trouve bientôt en présence d'Ajijè :

—Viens avec moi, lui dis-je, en la prenant par la main.

—Arrête, crie Banoké, en saisissant l'autre main pour l'empêcher de sortir ; j'ai dit : elle mourra. Je suis le maître chez moi ; je suis le roi des Enengas, et elle mourra.

—Tu n'es qu'un fou, Banoké, un ivrogne et un sauvage ; prends garde à toi ; déjà tu es aveugle, c'est une malédiction de Dieu, parce que dans le commencement tu as voulu empêcher les Blancs de remonter ce fleuve. Veux-tu maintenant que moi, ministre de Dieu, je te maudisse, toi et ton

village ? Alors ce sera la mort, et une mort terrible et prochaine ; car tout ce que le *minissé* bénit est béni de Dieu, mais tout ce qu'il maudit est également maudit. Veux-tu que j'avertisse le commandant ? Que feras-tu quand ses canonniers cracheront à mitrailles sur ton village ?... Où te réfugier ?... Dans la forêt ?... Mais j'avertis les Pahouins de te chercher, de piller tes plantations, de tomber sur tous les esclaves ; que feras-tu contre dix mille Pahouins ? Le commandant sera là ce soir, et ce soir même, de toutes tes cases il ne restera plus que des cendres.

— Ah ! de grâce, me dit en suppliant le vieux roi aveugle, ne me maudis pas, n'avertis pas le commandant, et surtout ne parle de rien aux Pahouins. Je ne tuerai pas Ajijè.

— Qu'elle vienne avec moi alors.

— Non.

— Eh ! bien, à ce soir !

— Non, non, pardon... N'es-tu pas notre père, n'est-tu pas l'homme de Dieu ? pardon, pardon !

— Que parles-tu de pardon ? Pardonne d'abord toi-même.

Vaincu par toutes ces menaces, Banoké consent enfin à donner la pauvre femme. Mais un autre de ses esclaves s'avance vers moi avec une espèce de cravache en main, une lanière d'hippopotame, afin de me frapper. Heureusement, moi aussi, j'avais une lanière, et d'un seul mouvement j'enlevai à ce sauvage l'envie de me maltraiter. Ajijè fut emmenée à la Mission avec deux autres vieilles, Ikolo et Kéra, délivrées en même temps.

Nombreuses peuplades de l'Ogowé.

Cette Mission de Lambaréné serait à même de faire vingt fois plus de bien si elle avait des ressources. Placée au centre de toutes ces populations, elle a certainement, dans un rayon de quinze lieues, plus de quinze mille habitants. On est effrayé de la quantité de villages qui se trouvent échelonnés sur les deux rives du fleuve, de la Mission à N'dyolé. Il y a, sans exagérer, plus de deux cents villages et de grands villages. Chacun dispose en moyenne de deux

cents fusils ; ce qui porterait la population entière à mille habitants.

Le N'gougnié, affluent de l'Ogowé, n'est guère moins peuplé, surtout si l'on quitte la rivière pour aller à deux kilomètres dans l'intérieur. Il y a là de très grands villages Bakélés, avec des esclaves en quantité.

Un peu plus haut sont les Ivilis, peuplade fort douce et aussi fort persécutée. Ils se rapprochent beaucoup, par le type, mais surtout par le langage, des Adoumas et des Loangô. Les Bakélés, plus sauvages, leur font souvent la guerre, attaquent leurs esclaves dans les champs, les font prisonniers et les revendent ensuite aux Galoas et aux Adyoumbas.

Une mission placée près de la chute, dite Samba, pourrait recevoir de nombreux, de très nombreux enfants malades, et estropiés. C'est là, dans ce haut N'gougnié que les Galoas, au service des factoreries, pour l'ébène et le caoutchouc, achètent ces pauvres gens, qu'ils font descendre ensuite par le lac Azingo et le Remboé au Gabon.

Le gérant d'une factorerie allemande nous a raconté que, l'année dernière, étant entré un jour dans une grande case de chef, il trouva là vingt-cinq esclaves enchaînés les uns aux autres, couverts de plaies et criant la faim. Emu de pitié, il essaya d'en marchander quelques-uns, mais il lui fut répondu qu'ils étaient déjà vendus et devaient être expédiés prochainement pour le Fernan-Vaz. Un petit enfant de dix à douze ans était enchaîné avec les autres et presque mourant.

“ Donnez-moi au moins celui-ci, dit-il, je le soignerai et le guérirai ; tenez, voilà une pièce d'étoffe pour lui :

— Impossible, il est vendu comme les autres, il devra faire la route ou mourir.”

L'intention de ce brave commerçant était de donner cet enfant à la Mission et de le faire baptiser.

Que d'enfants abandonnés il y aurait ainsi à recueillir et que d'esclaves malades à racheter pour sauver du moins leurs âmes ! Mais que faire avec un pauvre budget de 6,000 francs, qu'on a dû encore, cette année, réduire de 1,500 francs ? 4,500 francs pour entretenir les missionnaires, les

Sœurs et soixante enfants, sans parler des frais d'installation ! Est-il possible de songer au développement de l'Oeuvre?... Pauvre Mission !

Les Pahouins.

Mais c'est surtout auprès des Pahouins, qui forment les trois quarts de la population de l'Ogowé, que la Mission de Lambaréné est appelée à travailler. Trois Missions échelonnées de l'endroit où nous sommes à N'dyodé suffiraient à peine. Il y a cinq factoreries européennes qui font le commerce dans le fleuve, et ces factoreries entretiennent pour l'ivoire et le caoutchouc plus de deux cents traitants. Une seule factorerie a deux Blancs et deux maisons dans le seul village de Sambékita, l'une à une extrémité de la localité, l'autre vers le milieu. Une autre factorerie y entretient huit traitants noirs et tous avec 5, 10 et 20,000 francs d'avance. Or, ce qui existe à Sambékita existe presque partout.

Et les missionnaires, eux, où sont-ils ? Hélas ! ils sont misérablement installés à Lambaréné. De plus, de cinq ils sont réduits à trois. Comment suffire pour toute cette population ?

Puis, il n'y a pas que le haut du fleuve, il y a les lacs Zonangué, Oguémoué, Ejanga, Adjingo, Adolé, Evaro à évangéliser ; il y a le Bas-Ogowé où nous entretenons des catéchistes dans les principaux centres. A peine pouvons-nous visiter deux fois par an ces nombreuses localités, et nous sommes en route deux fois par mois au moins pour des voyages de huit jours, afin d'évangéliser tantôt un coin, tantôt un autre.

Triste sort de l'enfant chez les Pahouins.

Les Pahouins n'ont pas d'esclaves proprement dits comme toutes les autres races ; mais leurs enfants, leurs femmes, les orphelins sont plus malheureux que des esclaves.

L'orphelin surtout fait pitié ; il est le serviteur de tous et

il ne mange que les restes de bananes jetés aux chiens, ou le morceau de manioc qu'il peut voler. L'enfant pahouin, jusqu'à l'âge de dix à douze ans, n'a d'autres soins que ceux de sa mère ; s'il la perd, malheur à lui, son père ne s'en occupera guère plus que de son chien.

Abandonné ainsi, qu'arrive-t-il ? Il est bientôt couvert de plaies et, pour laver ces plaies, personne. Les chiques lui rongent les pieds ; pour les détruire, personne ; bientôt ses doigts de pieds sont entièrement mangés, et pour les soigner, encore personne ! Bientôt, une maladie appelée dans le pays *aboukoué*, sortes de furoncles, le couvre des pieds à la tête. Le voilà comme un squelette. Son père lui-même le rebute, tous les hommes, toutes les femmes s'en éloignent dès qu'il paraît. Il est alors réduit à se tenir derrière les cases, dans la bananerie, avec la terre nue pour couche et quelques feuilles de palmier pour abri. En quelques semaines il meurt de misère. Au Gabon, ces enfants sont recueillis par la Mission et soignés à l'hôpital ; à Lambaréné, impossible ; nous sommes forcés de nous contenter de les visiter trois ou quatre fois pour leur enseigner les principaux mystères et les baptiser. Avec quelques soins, on les sauverait presque tous.

La femme pahouine plus malheureuse encore.

Le sort de la femme pahouine est plus misérable encore que celui de n'importe quel esclave. D'abord, la grande moitié est prise dans les guerres entre Pahouins. Vingt à quarante Fangs armés se cachent pendant la nuit près d'un jardin de bananiers, et, au petit jour, quand les femmes arrivent au travail, ils tuent les hommes qui les accompagnent et enlèvent les femmes qui n'ont pas réussi à se sauver. Un mois après, c'est la représaille. C'est pour cela que les tribus pahouines sont toujours en guerre entre elles.

Les femmes prises ainsi dans les guerres sont d'abord gardées longtemps, des mois entiers en prison. Souvent elles cherchent à fuir, et alors commence, pour celle qui est reprise, un véritable martyre. On lui brûle le dos, la poitrine et les joues avec un fer rougi au feu ; on la frappe, on l'en-

chaîne plus étroitement, on la prive de nourriture, jusqu'à ce qu'elle ait demandé mille fois grâce et miséricorde. Après l'avoir ainsi martyrisée, si elle tente encore une fois de se sauver, on la tue.

Le seul et unique ouvrage du Pahouin, quand il n'est pas en guerre, est la chasse ; à la femme donc le travail dans les champs ; l'obligation d'apporter au village des charges effrayantes de bananes et de manioc ; il y en a qui portent à chaque voyage 50 kilogrammes. Si le Pahouin vend des bananes ou son ébène, c'est à la femme de faire le service des factoreries ; l'homme se contente de la suivre avec son fusil, son couteau de chasse et sa gibecière ; sauf à la frapper lorsque, pliant sous le faix, elle ne marche pas assez vite. Combien de fois le missionnaire n'a-t-il pas été témoin de pareilles brutalités !

A la femme aussi d'être ra, à l'heure des repas, pour préparer tout ce qu'il faut. Nous connaissons plusieurs cas où la ménagère, s'étant trop attardée dans les plantations, a payé ce retard de sa vie. Le dernier fait est arrivé, il y a six mois à peine, et la victime était la mère d'un de nos enfants. Tout le village avait mangé ; Udhothouma seul avait faim ; il attendait l'arrivée de sa femme, tenant silencieux son fusil entre ses jambes. Bientôt, courbée sous un énorme panier rempli de bananes, de patates et de cannes à sucre, elle apparaît, et Udhothouma de commencer à l'invectiver et à la menacer de la crosse de son fusil. Effrayée, la femme cherche à fuir. Elle n'avait pas fait dix pas qu'elle tombait inanimée, percée de quatre balles. Il y eut palabre, les parents de la femme demandèrent à leur tour la tête du meurtrier à la justice des Fangs ; mais cette justice trancha ainsi l'affaire : Udhothouma était dans son droit et la famille de la défunte doit lui donner une autre femme ou bien rendre la dot offerte pour le mariage de la première. Bien entendu, cette famille n'accepta pas les conditions : de là, une guerre qui ne finira pas de sitôt.

Les femmes qui ne sont pas prises dans les guerres sont achetées toutes petites, les unes encore à la mamelle et les autres à l'âge de trois à quatre ans pour être livrées malgré elles à des maîtres inhumains. C'est le sort, dans l'Ogowé,

de plus de 8,000 petites filles de quatre à douze ans, dans un espace de moins de 10 lieues carrées, et c'est le sort de 80 à 100,000 dans toutes les rivières de la colonie.

Bien déjà opéré et moyen de le développer.

Comment remédier à de si grands maux ? Changer ces mœurs tout de suite est sans doute impossible. Des Sœurs de l'Immaculée-Conception sont installées à Lambaréné ; elles y font beaucoup de bien. Il faudrait pouvoir racheter les petites filles abandonnées, pour les instruire, les baptiser et plus tard les marier à nos chrétiens pahouins qui commencent à devenir nombreux. Les Pahouins confient volontiers leurs enfants aux missionnaires ; si les Sœurs avaient, elles aussi, un hôpital, elles recueilleraient les petites filles malades, les soigneraient, les guériraient. De l'hôpital, elles les feraient passer à leur école et à leur ouvroir ; de cette façon, nous arriverions petit à petit au résultat que l'on commence à obtenir au Gabon, à des mariages chrétiens.

Les anciens enfants de la Mission sont en grand nombre établis dans les villages pahouins comme traitants des factoreries, secrétaires des factoreries, ou à leur compte. Comme ils achètent, ils sont aimés et on n'a aucun secret pour eux ; aussi c'est toujours chez eux que nous descendons. Nous sommes à peine assis que déjà nous savons le nombre des malades, avec leur nom et la case où ils demeurent. Le traitant se fait volontiers interprète pilote ; la besogne est alors facile. Beaucoup de ces villages nous ont confié des enfants, et ces enfants de retour chez eux, se font apôtres et baptisent les moribonds. Nous avons souvent des baptêmes à enregistrer faits par eux.

Ces Pahouins, ces anthropophages, ces sauvages, ces cannibales, tout ce que l'on voudra, sont donc convertissables. Les preuves en sont manifestes : ce sont les résultats déjà obtenus. Convertis, on peut affirmer qu'ils sont plus fermes dans leur foi que les Gabonnais, les Galoas et n'importe quelle autre race. Il faut donc travailler cette race ; les protestants ont commencé ; nous aussi, et avec autant de

zèle et de succès qu'eux. Malheureusement, nous n'avons pas leurs immenses allocations. Nous, nous sommes pauvres, oui, pauvres à mendier ; c'est pourquoi aujourd'hui nous tendons la main, espérant qu'on ne méprisera pas notre demande.

Et si Jésus-Christ a donné son sang pour les âmes, si le missionnaire donne aussi ses sueurs, son travail, sa vie pour elles, qu'est-ce que donner 10, 20, 100 francs en comparaison ? Qu'est-ce que se priver du superflu, d'un voyage d'agrément, d'une parure ?...

MISSIONS D'OCEANIE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon)

VICARIAT APOSTOLIQUE DES ILES MARQUISES

Cette lettre, envoyée par le R. P. Delmas, de la Congrégation des Sacré-Cœurs de Picpus aux jeunes élèves de l'Institut Damien, en Belgique, s'adresse à tous nos bienfaiteurs et surtout aux plus jeunes. Elle montre l'action de Dieu s'exerçant dans ces pays où l'indifférence semblait presque acclimatée. Les missionnaires entrevoient et saluent le jour prochain d'une moisson abondante.

LETTRE DU R. P. SIMÉON DELMAS VICE-PROVINCIAL DE LA MISSION DES ILES MARQUISES

Hatihu, le 11 janvier 1891.

Mes chers petits amis, pardonnez-moi si je viens faire votre connaissance. Je ne suis qu'un pauvre missionnaire, mais je vous aime, et, à ce titre, je l'espère, vous me laisserez vous entretenir de ma petite mission, où je pourrais vous montrer, *si tamen parva licet componere magnis*, jusqu'à une léproserie digne, comme celle du Père Damien, d'enflammer votre zèle et votre généreuse ardeur ! mais n'anticipons pas : ce sera pour une autre fois.

*Pénibles débuts de l'apostolat.—Industrie du missionnaire.—
Un bon coup de filet.*

A mon arrivée ici, je n'ai guère trouvé que des ruines. Le souffle empoisonné de l'indifférence avait tout desséché ; il ne restait plus rien ou presque rien. Le dimanche, mon

cœur se serrait de tristesse, je n'osais toucher à mon maigre repas, à la vue de mon petit bercail demeuré presque solitaire, malgré les appels réitérés de ma voix : au lieu de m'écouter, mes pauvres brebis s'enfuyaient ; vous le voyez, c'était bien triste !

Devais-je me décourager pour cela ? Oh ! non ! la grâce a ses moments ; il faut savoir attendre !

Pendant quatre ans, j'avais inutilement arrosé de mes sueurs mon petit coin de terre de Hatiehu, lorsqu'il me vint à l'esprit de tenter un nouvel effort en essayant de préparer les enfants à une première communion solennelle. Après tout, me disais-je, ce ne sera qu'un insuccès de plus. J'avais tort, l'affaire était bonne : le démon lui-même le prouva, en me suscitant mille entraves.

D'abord fixée à la Toussaint, la cérémonie de la première communion fut bientôt renvoyée aux calendes grecques ; car, les parents ayant *oublié* (1) de m'apporter de quoi nourrir leurs enfants, la famine s'était bien vite déclarée dans mes greniers, et l'autorité civile (sans doute pour me tirer d'affaire) n'avait rien eu de plus pressé que de nous mettre tous en vacances.

Le petit poisson m'échappait, je résolus de rechercher le gros, en attendant que les enfants me fussent rendus.

Le dimanche suivant, je monte en chaire, et, sans autre préambule, j'annonce à mes ouailles que la première communion est fixée à la fête de Noël, et que tout le monde est invité à y prendre part ; de plus, je déclare que, tous les soirs, je serai à la disposition des hommes de bonne volonté pour les préparer soit au baptême, soit à la communion, soit au sacrement de mariage ; qu'ils viennent en grand nombre, car j'ai toute une maison pour les recevoir.

Hélas ! ils firent la sourde oreille. Mettant alors en pratique le *opportune et importune* de saint Paul, je commençai la visite des cases pour faire une invitation en règle et bien motivée à tous les habitants. Cela réussit : on vint de tous côtés. Bientôt même le chef Kamoà se rendit à ma voix, avec sa femme Euhenia : il aurait plus d'une histoire

(1) Il y a parfois à cet égard une négligence presque incroyable.

d'anthropophagie à nous raconter, si nous y tenions ; mais laissons-le s'appliquer à rapprendre ce qu'il a si bien oublié : les promesses de son baptême. D'ailleurs voici venir l'intrépide Teapua, encore païen, suivi de toute sa famille ; et, la grâce m'ayant encore amené un nouveau chef païen, nommé Pota, je m'adressai à tout le peuple de Hatiehu, en disant : Mes frères, suivez l'exemple de vos chefs.

Ma maison fut bientôt trop petite : les portes, les croisées, tout fut occupé, et je dus prier les enfants de sortir pour faire place aux grandes personnes.

L'instruction du soir.—La pipe de famille.—Préparation de la fête de Noël.—Le Komotu ahi koika.

Nos réunions avaient lieu tous les soirs à sept heures. Au signal du clairon, de la cloche et du *pu* (trompette canaque), tout le monde devait être rendu chez moi : c'était convenu. S'il manquait quelqu'un, je l'envoyais chercher ; et, en attendant que tout fût au complet, j'ouvrais la séance, en disant : "Enfant, bourre la pipe." Aussitôt, un enfant s'avance, armé d'une énorme pipe, une vraie pipe de famille ; il la bourre avec quelques feuilles de tabac séchées sur le verre de la lampe, l'allume et la présente au plus digne. Celui-ci tire deux ou trois bouffées, se remplit une dernière fois la bouche, et, les joues bien gonflées, il passe la pipe à son second, non sans quelque petite musique gutturale ; puis, au bout de vingt secondes, il exhale enfin la fumée, et se montre satisfait de son coup. Le second en fait autant, et on continue de même jusqu'à ce que la pipe ait fait le tour de l'assemblée, ou que les retardataires soient arrivés.

Maintenant, "*a pure* : prions." Tout le monde se met à genoux, et on fait la prière du soir. J'ai bien cependant deux mauvaises chaises, un banc et quelques caisses pour les grands personnages ; mais : "*E nobo peipei au* : J'aime mieux m'accroupir," étant la réponse générale, on ne se gêne pas, et le catéchisme commence aussitôt.

—Es-tu chrétien ? dis-je ;

Et tous de répondre à haute voix :

—Oui, par la grâce de Dieu, je suis chrétien.

Quelquefois j'interroge en particulier ; alors les réponses diffèrent entre elles :

—Non, je ne suis pas chrétienne, dit un jour une femme païenne ; mais je veux le devenir.

Elle a tenu parole : l'eau sainte a coulé sur son front ; elle a fait sa première communion le jour de l'Épiphanie.

Parfois des réponses moins adroites méritent correction ; vite on en profite pour rire, d'abord un peu seulement, mais assez pour faire rire celui qui se trompe ; puis tout le monde éclate de bon cœur, sans que personne se trouve offensé. Les passages deviennent-ils difficiles ? je réponds alors avec tout le monde, seulement beaucoup plus fort pour pouvoir diriger mes gens. Maître et disciples en ont bientôt assez ; on gagne soit à cet exercice : aussi je fais honneur au verre d'eau qui commence à circuler dans les rangs, comme la pipe tout à l'heure. Et si mon auditoire paraît fatigué de crier, je commence les explications du catéchisme que l'on écoute bien volontiers. Arrive-t-il que l'on manque au silence ? Je n'ai qu'à dire : “ Un jour... il y avait... dans une ville... qui s'appelait...” et de suite *intenti ora tenebant*, surtout quand je puis faire sonner quelque nom propre, car ils en sont avides, et ils les retiennent avec une mémoire vraiment prodigieuse. Je place là quelque histoire édifiante, et je reprends mon instruction, comme si de rien n'était. Une heure et demie et même deux heures s'écoulaient ainsi sans qu'on s'en aperçoive. Il est temps de finir : une petite prière termine le catéchisme ; la pipe reparait ; pendant qu'elle se promène, je saisis quelque image pieuse pour intéresser ceux qui n'ont rien à faire ; puis, on se lève, on se dit bonsoir, et on rentre chez soi à la lueur des flambeaux.

Plus de deux mois se passèrent ainsi.

* * *

Aux approches de la Noël, les enfants de l'école, revenus enfin depuis quelque temps, écrivirent à leurs parents pour les engager à assister à notre fête. Moi-même, dans un voyage que je fis à Tahiaoë, je ne manquai pas de faire mes

invitations ; et il fut décidé que, après avoir entendu la messe de minuit à Tahioaë, trois Sœurs sur quatre affronteraient, avec quatre-vingts élèves, les vingt-trois kilomètres qui les séparent de Hatiehu ; montée sur un bon cheval, la vénérable reine Vaekehu devait fermer la marche ; et nous, nous devions attendre l'arrivée de la caravane pour commencer la grand'messe. Entre autres cadeaux, on m'apporterait huit bouquets de fleurs artificielles.

Tout heureux de ces arrangements, je me hâte d'en prévenir les organisateurs de la fête. Une vraie panique s'empare de mes chefs : quatre-vingts personnes de plus ou de moins à mourir et à loger pendant quatre jours, croyez-vous que ça passe inaperçu?... J'eus quelques appréhensions ; mais elles disparurent presque aussitôt. Un soir on vint me dire :

— Père, ne crains rien ; le *komotu abi koika* a passé par la vallée : nous aurons de quoi manger.

Le *komotu abi koika* ?... *quid est hoc* ? Qu'est-ce que cela ? Voici le secret : le *komotu abi* n'est autre chose qu'un tison enflammé. Lorsqu'un chef veut avoir un surcroît de nourriture, il fait présenter son tison de porte en porte, en disant : *komotu abi koika é !*... suit l'énumération des travaux à exécuter. Cette fois, le programme portait : *oïoï, meï vaé* : demain, cueillir les meï (fruits à pain) ; *oïoï atu, puaka pitiki* : après demain, chasser les cochons ; *popoi tuki* : battre ensuite la popoi ; *iuli ua kai*, et jeudi la fête. Nous ne mourrions pas de faim, c'était l'essentiel. Quant au logement, je m'en chargeai ; et je vous assure que ce fut bientôt fait : on n'est pas gâté ici ; d'ailleurs, c'eût été peine perdue ; car, voici ce qui arriva :

Le samedi, deux enfants furent envoyés de Tahioaë, avec cette réponse :

“ La supérieure des Sœurs est si malade qu'on dirait qu'elle va mourir. Il ne faut compter ni sur les Sœurs, ni sur leurs élèves, ni sur la bonne reine.”

Cela me déconcerta un peu. Toutefois, mon autel n'y perdait rien : les fleurs arrivaient quand même ; et Sa Majesté le roi Moanatini devait venir à la place de sa digne mère. Je

me mis à réorganiser les choses de mon mieux, et le programme, une fois arrêté, fut affiché en pleine voie publique.

Derniers préparatifs, arrivée des invités de l'île Uapou.—La belle fête de Noël.—Baptêmes, Mariages, Premières Communions.

Toute la journée du 24 décembre fut consacrée à entendre les confessions ; je n'eus que le temps d'aller recevoir les députations qui nous arrivaient de l'île Uapou.

Quatre embarcations avaient mis à la voile. Deux d'entre elles abordèrent, l'une à Tahioaë, l'autre à Taïpirai, et les pèlerins vinrent par terre jusqu'à Hatiehu ; les deux autres, au contraire, affrontèrent la fureur des flots pour venir débarquer à Hatiehu, après trente-six heures de navigation. Le R. P. Calixte était à bord d'une de ces dernières : il pourrait vous dire *ex professo* tout le plaisir qu'il y a à passer une nuit entière sur mer, ou plutôt dans la mer ; car, dans nos pauvres nacelles, rien ne s'oppose à ce que les vagues puissent nous caresser, quand elles en ont envie.

Mais bref ! mon monde étant arrivé, conformément au programme, les deux cloches de mon église furent mises en branle pour inviter les fidèles de la vallée à venir assister à la cérémonie des baptêmes et des mariages.

* * *

Il était déjà nuit. L'église se remplit ; on récite la prière du soir. J'invite l'assistance à s'unir à nos prières ; et, suivi du R. P. Calixte et de quelques enfants de chœur, je me rends à la porte de l'église, où m'attendent les catéchumènes. Je procède aussitôt à l'administration solennelle du sacrement de baptême. Oh ! mes amis, quelle joie dans mon cœur, au moment où l'eau sainte a coulé sur ces fronts brunis par le soleil ! Ah ! puissiez-vous vous-mêmes la goûter un jour ! Après les baptêmes, je bénis quelques mariages ; je terminai la cérémonie, en félicitant tous mes néophytes de la grande grâce qu'ils venaient de recevoir. J'ajoutai quelques mots de remerciement pour les frères accourus de loin,

et la foule se retira pour revenir bientôt après. C'est alors seulement que j'ai pu prendre ma collation.

Le Frère Jean de la Croix nous avait préparé une illumination superbe. Des cordons de lanternes vénitienne éclairaient les abords de l'église; une rosace embrasée se dessinait au centre de la façade, tandis que le monogramme de Jésus et celui de Marie apparaissaient en traits de feu aux deux extrémités du fronton; dans les airs, à cinq ou six mètres au-dessus du faite, une magnifique lanterne vénitienne rappelait, par son doux éclat, l'étoile qui guida les Mages jusqu'au berceau de l'Enfant Jésus.

Il était minuit; l'Enfant Jésus allait descendre parmi nous. Au son bruyant de notre orgue (*barbare* assurément), le prêtre fait son entrée solennelle: il est conduit à l'autel par un cortège de dix enfants de chœur, revêtus, hélas! d'habits d'emprunts ou de circonstance. Une petite maîtrise entonne un *kyrie* de Dumont; la messe commence.

À la communion, je me tourne vers l'assistance. Vingt-six enfants et quelques adultes allaient, pour la première fois, participer au banquet de l'agneau. La circonstance était trop solennelle pour m'abstenir de prendre la parole: je le fis en peu de mots, en paraphrasant de mon mieux *l'omnia parata sunt*. Puis je distribuai la sainte hostie à cette heureuse phalange, pendant que d'autres chantaient des cantiques.

L'action de grâces se prolongea quelque temps après la messe: on sortit de l'église pour contempler encore l'illumination, en répétant souvent: "*mea kanaban! mea kanaban!*" oh! que c'est beau! oh! que c'est beau!" et chacun de regagner son logis, en emportant les plus douces émotions au fond de son cœur.

Les cérémonies du jour ne furent pas moins belles: tour à tour la cloche appelait à la prière, aux chants, au repas: tout se passa dans le plus bel ordre. Aussi, dans mon instruction de la grand'messe, je ne fis qu'une chose: montrer la supériorité des fêtes chrétiennes sur les fêtes païennes.

Le soir, deux cents petits cierges, produit de mes ruches et travail de mes mains, firent les frais de notre salut. L'Enfant Jésus bénit, une dernière fois, ce bon peuple qui

veut se donner à Lui, et la prière en commun termina les exercices de cette journée.

* * *

Vous voyez, mes chers petits amis, qu'il y a encore du bien à faire aux Marquises, et qu'on en fait effectivement. Mes confrères des îles Fatuiva, Tahuata et Hivaoa sentent, aussi bien que moi, que la moisson se lève, et qu'il ne manque que des bras pour la cueillir. Qu'ils me pardonnent de n'avoir parlé que de mes œuvres ; mais je ne connaissais pas suffisamment les leurs pour les raconter dignement : je sais seulement qu'ils ont des fêtes encore plus consolantes que les miennes ; ils n'ont que le regret de ne pouvoir suffire à tout.

Priez donc le maître de la moisson, afin qu'il envoie des ouvriers à sa vigne !

NOUVELLE.

FRÈRE ET SŒUR.

Rama avait six ans ; sa sœur Minâtchi en avait quatre quand leur père mourut. Leur mère était morte en donnant le jour à la petite fille. Qu'allaient devenir les deux pauvres enfants ? Ils étaient parias et ils ne connaissaient pas leurs parents, car leur père avait depuis longtemps quitté son village pour travailler comme *padyâl* chez un Chetty très riche qui lui avait prêté dix roupies à l'époque de son mariage. Comme les autres *padyâls*, le malheureux recevait du riz pour lui et pour sa famille, mais jamais on ne lui donnait de l'argent, de sorte que, au lieu de payer les dix roupies, il avait été obligé plusieurs fois de faire de nouveaux emprunts, soit pour acheter des habits, soit pour réparer sa pauvre hutte, soit pour se procurer les outils dont il avait besoin. Peu à peu la dette s'était accrue à un tel point qu'il n'y avait plus à songer à sortir de cet état désolant, et le pauvre paria se trouva esclave ainsi que sa femme et ses deux petits enfants.

Quand le *padyâl* mourut, Rama et sa sœur Minâtchi furent tout un jour sans manger. Couchés dans un coin de la cabane, ils attendaient la mort bien tranquillement, comme de pauvres bons petits parias qu'ils étaient. Personne ne pensait à eux, car les païens ne s'occupent pas des enfants qui ne savent que manger. Heureusement le gros Chetty vint le lendemain visiter sa propriété. Comme il comptait les ouvriers, on lui dit que le père de Rama était mort, et quelqu'un demanda la permission d'occuper sa maison. Le maître y consentit, puis il lut sur sa liste que le mort avait deux enfants. Comme le père lui devait de l'argent, les enfants lui appartenaient. Evidemment il n'avait nulle envie

de les nourrir, mais Rama serait bientôt capable de garder les troupeaux et sa sœur finirait aussi par grandir. Le gros richard dit donc à celui qui avait demandé la cabane, qu'il lui prêtait aussi les enfants. Celui-ci fit la grimace, mais il pensa qu'il serait toujours facile de se débarrasser d'eux en les laissant mourir de faim, ce qui est en effet d'une très grande simplicité.

Mais le petit Rama ne voulait pas mourir comme cela : il aimait trop sa sœur pour la laisser seule dans ce vilain monde où il n'y a du riz que pour ceux qui en ont déjà trop. Il voyait les corbeaux enlever un tas de choses pour nourrir leurs vilains petits qui ne savaient que piquer dans leurs nids mal bâtis ; il résolut d'imiter les corbeaux et de faire manger sa sœur comme ils faisaient manger leurs petits. Quand le maître ne leur donnait rien, il allait chercher des grains, les pilait entre deux pierres, puis avec de l'eau il faisait une pâte qu'il donnait à sa chère Minâtchi.

C'est que Minâtchi était tout à fait gentille avec ses grands yeux noirs et sa petite bouche qui souriait toujours, du moins quand elle avait quelque chose à manger. Quand elle avait faim, elle pleurait, mais si doucement que son frère seul le savait, et c'est alors qu'il allait chercher des grains dans les champs du Chetty. Minâtchi commençait à parler. Elle disait très bien : *Anná!* mon frère ; *aiá!* monsieur ; *ammá!* madame ! elle savait aussi le nom du riz, des grains que son frère lui donnait, des corbeaux qui mangeaient toujours, du gros chien roux qui remuait la queue quand elle le caressait. Elle était très intelligente, mais la faim lui gâtait les yeux et cela faisait peine à son frère. Seulement, comme ils s'aimaient beaucoup, ils ne savaient presque pas qu'ils étaient malheureux.

Les païens de l'Inde adorent des dieux qui ont un tas de bras et de mains : c'est que dix doigts c'est bien peu pour prendre le bien d'autrui. Les brahmes, qui ont toujours faim, ont eu soin de donner à leurs divinités autant de mains qu'il en faut pour faire des provisions sans trop se fatiguer. Un diable à six pattes a bientôt fait de se remplir le ventre. C'est peut-être ce qu'il y a de plus clair et de plus pratique dans la théogonie hindoue.

Quoique Rama n'eût que de petites menottes, il s'en servait à merveille pour recueillir de quoi nourrir sa sœur et lui-même. Quand il eut sept ans, son maître l'envoya aux champs paître les bœufs, les vaches et les buffles. Ordinairement Minâtchi le suivait. Une fois loin de la maison, les deux enfants étaient heureux et Rama se mettait en campagne pour préparer le repas commun. Des grains, des bananes, des mangues arrivaient à la petite demoiselle ; quelquefois on allait jusqu'à traire une vache ; puis, étendus à l'ombre d'un tamarinier, d'un manguier ou d'un banian, le grand frère et la petite sœur parlaient de leur père qui les avait quittés, de leur maître qui les battait toujours, du gros Chetty qui était riche, riche comme tout, Rama consolait Minâtchi, Minâtchi souriait à Rama, et la journée se passait ainsi jusqu'à ce que le soleil, enveloppé de son cachemire rouge, fit signe qu'il était temps d'aller recevoir les coups de rotin réglémentaires.

Les pauvres petits savaient bien ce qui les attendait au logis de leur méchant maître. Pour n'avoir pas à leur donner à manger, il se fâchait contre eux sans motif ; sa femme et sa belle-mère faisaient comme lui, et chaque soir, les enfants étaient battus pour ce qu'ils n'avaient pas fait. Puis ils se couchaient dans la paille des bœufs, et le lendemain ils recommençaient à souffrir, comme il convient à des parias.

De temps en temps Rama allait au village faire des commissions pour son maître ou sa maîtresse. La vue du grand bazar plein de fruits, de toiles de toute couleur, d'objets extraordinaires dont il ne savait pas même le nom, lui donnait le vertige et faisait naître en lui des idées de liberté qu'il communiquait à sa sœur.

“ O Minâtchi, disait-il, si tu savais comme c'est beau là-bas ! Il y a des femmes qui ont des bijoux aux oreilles, au nez, aux bras, aux pieds ; et puis des toiles rouges, vertes, jaunes, bleues, avec des fleurs et des oiseaux qui ont l'air de voler. Les hommes ont des turbans d'or et d'argent, des babouches rouges, ces toiles fines, fines comme les toiles d'araignées, mais beaucoup plus blanches et beaucoup plus fortes. J'ai vu des enfants avec une ficelle d'argent autour des reins. Même les bœufs ont un joli rond de cuivre au bout

des cornes. Et puis, tout le monde va, vient, parle, achète, rit, mange sans être battu par personne. Si nous pouvions être comme ça, hein, Minâtchi, quel bonheur !

—Et les bœufs, où iraient-ils ? demandait la petite fille.

—Tiens ! notre maître les garderait, puisqu'ils sont à lui.

—C'est vrai.

—Bien sûr que c'est vrai. Est-ce que tu crois que je vais toujours rester ici à garder les animaux de ce méchant qui te bat toujours ?

—Toi aussi il te bat.

—Moi, ça m'est égal, parce que je suis homme. Mais toi, je ne veux plus qu'il te frappe, je le lui dirai, va.

—Peut-être qu'il te tuera.

—Alors nous partirons tout de suite.

—Mais s'il te tue avant !...

—C'est vrai, il vaudrait mieux partir à présent.

—Où irons-nous, Rama ?

—Au bazar donc !

—Et puis ?

—Et puis plus loin ; n'aie pas peur, va, je te conduirai où tu voudras.

—Veux-tu que nous partions demain ?

—Demain, Minâtchi ?

—Oui, Rama, autrement on nous tuera."

Séance tenante, il fut décidé que l'on se mettrait en route le lendemain au point du jour.

Quelle nuit ! Il semblait aux enfants que tout le monde avait deviné leur projet. Quand leur maître ferma la porte de l'étable, ils se serrèrent l'un contre l'autre comme si tout eût été perdu. Puis Rama s'endormit et sa petite sœur était fâchée de le voir si tranquille à la veille d'un si grand événement. Les yeux fixés sur le bas de la porte, elle pensait que jamais la nuit n'avait été si longue. Elle se demandait de quel côté on irait d'abord : au levant ou au couchant ? au nord ou au sud ? Puis la liberté commença de lui paraître moins belle ; à mesure que le moment de partir approchait, elle s'attachait à la triste vie qu'elle avait menée depuis la mort de son père. La misérable hutte se remplissait de poésie. Elle voyait le vieux fourneau dont la flamme l'avait

tant de fois réjouie, le sac de riz dans le coin, la pierre à broyer les épices, qu'elle n'avait jamais pu soulever, le grand tas de paille pour les bœufs, les bonnes bêtes qui ne lui avaient jamais fait de mal. Pourquoi quitter tout cela ? Que dirait la pauvre petite vache qu'elle aimait tant ? Peu à peu ses yeux s'appesantirent et elle oublia où elle était. Mais tout à coup elle sentit une main sur son épaule, elle ouvrit les yeux et vit son frère qui la regardait en souriant.

—“ Viens vite, Minâtchi.

—J'ai peur, Rama, restons.

—Non, non, la porte est ouverte.”

Selon son habitude, le maître avait tiré la clavette avant d'aller à l'étang faire ses ablutions. Dans la cabane les femmes dormaient encore.

Minâtchi se leva en se frottant les yeux et elle suivit son frère armé d'un bambou à l'extrémité duquel pendait un linge plein de riz qu'il avait pris la veille, dans la marmite de son maître. Ils suivirent d'abord les petits sentiers qui séparent les champs de riz, puis ils entrèrent dans un bois très sombre. Rama n'avait pas peur, mais Minâtchi tremblait de se sentir si loin. Au bout de trois quarts d'heures ils arrivèrent au grand village que Rama connaissait. Le bazar fit rire Minâtchi, parce qu'elle n'avait jamais vu de si belles choses. Ils firent le tour des boutiques, puis ils allèrent manger un peu de riz sous un arbre, et ils se reposèrent quelque temps.

Un peu après midi ils se remirent en route, suivant une petite traverse bordée de cactus gigantesques. Après avoir marché ainsi une bonne heure, ils aperçurent une longue file d'arbres sans branches ni feuilles, tous reliés par des fils de fer que le vent faisait chanter doucement. Entre ces deux rangées d'arbres secs se trouvait une route très belle, et sur cette route il y avait plusieurs lignes noires qui suivaient toutes la même direction. Ils trouvèrent cela très joli et, passant sous un gros fil de fer, ils se mirent à suivre ce chemin magnifique.

(A suivre.)